

Rosalind FERRARA

Les ailes blanches d'Alger

PROLOGUE ET DEDICACE

**MES PARENTS BIEN-AIMES, VOICI VOTRE EPITAPHE :
A TOUS CEUX QUI SONT RESTES ENSEVELIS DANS LEUR TERRE ET
CEUX QUI SONT VENUS MOURIR ICI, COMME MOI UN JOUR,**

Par ma volonté, fidèlement et loyalement, je tiens à ce que vous soyez reconnus pour votre travail, votre courage, votre grand amour de ce pays, le vôtre pour toujours. De tout ce que vous avez construit, édifié, élaboré, avec une remarquable persévérance, Alger porte votre souvenir à jamais dans sa chair, ses entrailles, et nul, entendez-vous, nul, ne peut remettre en question cette réalité immortelle que je ferai connaître et défendrai à corps et à cris tant que je vivrai !

**JE VOUS DEDIE, MES CHERS PARENTS ET AIEUX DE CE PAYS,
LA RECONNAISSANCE DE VOTRE DESCENDANCE ET OEUVRERAI
JUSQU'A MA MORT POUR QUE JUSTICE VOUS SOIT RENDUE, JE DIS
BIEN JUSQU'A MA MORT SI CE N'EST AU DELA !**

PRELUDE

Réveille-toi petite fille, et regarde la mer livrant à l'infini ses espoirs, hume ses embruns légers et violents à la fois, laisse- toi porter vers cet horizon de rêve : il ravira ton âme à jamais...

Un tumulte multicolore d'hommes enrubannés, un décor foisonnant, un tableau éclatant : le port d'Alger. Souvent, je m'y enivrais de bigarrures éblouissantes, grignotant allègrement des arachides débarrassées de leur enveloppe craquante, sous l'astre resplendissant comme nulle part ailleurs... Ah !... Merveilleux pays, mon pays, je ne t'ai pas oublié, tu es là si présent dans mon cœur... Promenades innombrables sous les arcades bruissantes, ombreuses, et toujours ce retour vers la vague aux blancheurs mousseuses, ce retour sans fin où le regard se perd, fasciné par la candeur naissante. Et toi, enfant-fleur qui ne sait ni le jour, ni l'heure, où tu seras arrachée, toutes racines dehors, à cette mer, à ces plaines, à ces étendues, à ces montagnes, à ces quartiers splendidement ornés des plus beaux immeubles de la terre, à ces rues passionnément parcourues et aimées, à tout ces choses familières, belles comme nulle part ailleurs... Arrachée violemment, sans explication aucune, à tes souvenirs d'enfant les plus beaux, les plus précieux !

C'est toi, petite fille, toi petite « pied-noir » comme ils disent ici en métropole, c'est le témoignage de ton histoire trop longtemps contenu, retenu pudiquement, censuré même par cette France traîtresse, histoire que tu voudras dérouler comme un conte de fée ou comme un chant. Infantine odyssée entremêlant des pages ensoleillées aux bruits de la guerre et des larmes. Petite Rosalind au prénom médiéval, prénom shakespearien, don de ton grand-père maternel, déjà expatrié de son Transvaal natal.

CHANT I

PREMIERES SONATES DE FRAICHEUR

LA MER

Quel grand bonheur, tous les étés, lorsque ma mère préparait les délicieux sandwichs fleurant délicieusement le saucisson-beurre près de nos maillots de bains, et de nos bouées surtout dont l'odeur me reste familière ! Toute cette agitation éveillant mes sens, me propulsait dans une sorte de joie indicible. Je savais que nous allions, mes frères et moi, partir pour la grande équipée : nous prendrions ce bus sinuant nonchalamment sur la corniche escarpée, dans cette lumière inoubliable, ce ciel d'une intensité rare de saphir et la moiteur insistante de l'été commençant ; j'en savourais à l'avance le grand appel, jouissant déjà à l'idée de ces bains, de ces essences naturelles d'iode sensuelles, et même, des épines d'oursin qui ne manqueraient pas de titiller mes pieds...

Ce bonheur, ce grand bonheur, gratuit, pur, intarissable ! Ultime, mais nous l'ignorions !

Puis, il y eut d'autres plages, à perte de vue, où incroyablement, l'eau vous arrivait aux chevilles, même si vous y marchiez longtemps... Quelquefois, cela faisait comme de petits bassins chauds et réconfortants. Un nom ?... Sidi Ferruch...

Et puis... la pointe Pescade... nous y allions souvent rendre visite à notre arrière-grand-mère. J'entends encore les cris joyeux, le bruit intempestif des vagues, et toujours un fond de musique « Bleu, bleu le ciel de Provence... Blanc, blanc le goéland »... Message annonciateur... d'un avenir dont nous ne voulions pas ! Je revois les familles qui se retrouvaient là chaque été, dans une sereine félicité, don de la nature et de la convivialité. En vérité, je ne perçus jamais autour de moi, lorsque je jouais sur nos plages avec mes petites camarades musulmanes, aucune forme de rejet notable de la part de ma famille, de nos amis, ou dans notre entourage immédiat...

C'est pourquoi, je tiens à affirmer ici, que seules, les populations autochtones de la ville d'Alger vivant à cette époque, auraient pu rétablir la vérité si la politique ne s'en était pas mêlée. Pour connaître la réalité, la nôtre, les Etats, les gouvernements et les Français de la métropole, sont bien mal placés pour l'apprécier à sa juste valeur...!

Mais revenons à cet environnement poétique qui fut celui de mon enfance...

Des plages et des plages encor, des étés et des étés encor, onze étés... avant leur terme, la punition... la privation finale !...Sans rémission aucune.

Mais aujourd'hui, en un présent éternel, la mer est là, omniprésente, omni...belle.....omni...mon enfance ! "La mer toujours recommencée..."

Ne vous laisser pas prendre aux jeux des apparences. Ces enfances, magnifiques tant elles sont uniques et pittoresques, laissent à tous les sens des souvenirs impérissables de beauté...

Quel "Béotien" d'ailleurs, peut avoir eu l'audace de réduire à la seule odeur des merguez ces sites grandioses et dignes des meilleurs pinceaux, toute cette splendeur marine incitant soudain à la contemplation au cours des parties de mer et de nos fabuleuses escapades, au temps, aujourd'hui perdu, des réunions familiales, liturgies sacrées qui nous ancrèrent tous plus profondément dans notre terroir ?

A Alger, le raffinement était co-naturel à toutes les strates de la société et tout à fait à l'antithèse des ridicules palinodies dont nous fûmes salués bien souvent dès notre arrivée sur le sol français.

Premiers pas sur ce sol oublieux du sang versé pour le défendre, premiers jours en France et à l'école et c'est la discrimination, c'est la mise en quarantaine des "pestiférés" que nous sommes à bien des yeux. Comment pouvaient-ils, ces gens, nous accuser de racisme ? De quel côté était celui-ci ? « Sale petite pied-noir ! » disaient-ils. Horrible qualificatif : nous l'ignorions à Alger. Et, à l'insu de tous, je regardais le soir ce dessous de pied qui devait être si infect.....et, donc, honteusement sali...

C'est Rosalind, la petite fille de onze ans qui vous le dit. Beaucoup de choses sont à revoir dans le domaine des idées reçues quant à nous, quant à nos façons de vivre, quant à notre quotidien ; j'ai gardé cela trop longtemps en moi, silencieusement, dangereusement, et pardonnez-moi, si, aujourd'hui, cela explose telle une grenade et, s'exprimant si fortement, vous choque : par fidélité à mon enfance, par respect pour vous sans cesse trompés par la pensée unique, il me faut libérer, autant que possible, notre histoire du jeu des apparences et l'offrir dans toute la vérité d'un vécu encore si proche. Celle-ci ne sort-elle pas de la bouche des enfants ?...

CHANT II

HYMNE EN L'HONNEUR DE MON SOL NATAL

ALGER, MA TANT VENEREE, MA TANT CHERIE, JE REVIENS VERS TOI

Toi seule es dans mon cœur, toi seule, dans cette exigence d'écriture, dans cette soif inextinguible de te rendre un hommage vibrant, Oh ! Mon Alger, ma douleur, ma plainte, ma beauté, mon amour... Te dire, te dévoiler m'arrache le cœur... mais cela devient nécessaire. Je te le dois et je le dois à ceux qui ne sont plus. Jusqu'à mon dernier souffle, je reverrai ton visage sublime, tu me tendras encore et encore, tes beaux bras blancs pour me bercer vers le dernier naufrage, même s'il m'est impossible de reposer dans tes entrailles, dans cette terre maternelle où je naquis.

JARDINS INOUBLIABLES...

Il s'appelait, je crois, le Monument aux Morts. Mais l'enfant pouvait-il bien saisir tout le poids de mémoire enclos dans ce jardin ? Que sait-il, l'enfant, de l'héroïsme des grands combattants de pierre ? Que voit-il l'enfant ? Discerne-t-il, seulement, la grandeur solennelle de l'allégorie poétique gravée dans la matière ?...

Rosalind, percevait instinctivement, obscurément, comme un appel confus, érigé là, prononcé là tel un doigt tendu vers une histoire à peu près inconnue d'elle. Cependant, elle y pressentait, déjà, confusément, comme un grand malheur à venir ...C'est pourquoi, instinctivement, elle se sentait si petite par rapport au grand monument. Sa blancheur sévère, terrifiante, lui imposait le

respect des aïeux, des grandes personnes fussent-elles de marbre. Mais ces impressionnants personnages n'allaient-ils pas se retourner subitement pour pointer leurs grands fusils vers elle ?...

Alors, elle partait en courant, cœur battant, vers les allées ensoleillées du jardin, les parcourant en tous sens... elle courait, courait vite pour n'être pas rattrapée par le trop grand édifice plein de solennité. Ses enjambées la faisaient tournoyer comme un grand oiseau autour de l'immense horloge de fleurs accrochée au sol, et dont les heures égrenaient le temps du bonheur !

C'était une immense, immense roue végétale, palette inégalable de splendides fleurs aux couleurs chatoyantes, d'effluves caressants distillant d'une infinitude d'arômes : elle aspirait à pleins poumons comme pour les garder pour toujours dans son cœur... En vérité, elle n'avait d'yeux que pour cette magique effervescence de la vie, floraison radieuse, qui, d'un trait de fleurs, supprimait son effroi né du sombre symbole, et lui chantait l'insouciant allégresse !

Le grand bassin, où ses frères faisaient glisser leurs orgueilleux vaisseaux, ne l'intéressait guère. Aussi, restait-elle la plupart du temps, assise posément à côté de sa mère, si belle princesse aux cheveux d'or et aux grands yeux d'outre-mer. Rosalind s'enivrait de la musique des mots échangés par sa mère avec une amie sans chercher à en comprendre le sens.

Sous la marche impitoyable du soleil vers son zénith, elle savait, qu'à son apogée, le temps de rentrer serait venu avec de longues siestes obligatoires, ce dont elle n'était pas particulièrement friande !... Mais, hélas, les grands restent les décideurs des joies, et encore plus des peines, aussi en prenait-elle son parti : « Nous jouerons autrement, se rassurait-elle, à la maison avec les osselets de corne, les billes translucides des petits frères, ou bien encore avec des noyaux d'abricots conservés précieusement... Avec de la pâte à modeler, je ferai des danseuses en tutu pour les soldats de plomb, puis, je me pencherai sur mon grand secret...sur le long balcon, cachée dans un recoin par des robes de

poupée, une jolie fourmilière à laquelle je dispenserai des miettes de pain » ... (Or, un grand seau d'eau vint à s'y répandre, pour la grande humiliation de mes amies, les fourmis..).

Souvent, elle abandonnait ce monde brutal, pour la pénombre fraîche de sa chambre. Là, allongée sur son lit, elle s'amusait à poser une main sur un œil, afin de dessiner, de l'autre, avec un doigt, les gypseries d'un plafond inaccessible, et, d'un seul coup, le touchait du doigt, enfin libre !... Elle connaissait par cœur les lignes des angelots entrelacés, de longs rubans de feuillages s'échappaient de leurs petits bras gracieux et dodus. Sans hésitation, elle leur confiait ses chagrins : ceux-là, au moins, ne la contrarieraient pas et surtout ne la trahiraient pas... Leurs têtes joufflues dodelinaient, ils riaient sous cape pour l'inciter à rire elle aussi, au lieu de pleurer... Ainsi, s'endormait-elle dans un océan de rêves ! Rêves de petite fille...

Lorsqu'elle émergeait, encore tout engourdie, de l'une de ces siestes tant redoutées, imposées par la canicule estivale, de la rue lui arrivaient des cris d'enfants joueurs. Mais elle entendait aussi le piano sur lequel couraient, avec virtuosité, les doigts de sa mère concertiste et accompagnatrice des ballets de l'opéra d'Alger ... Le monde lui paraissait, alors, si beau... elle en oubliait tous ses dépits et ses craintes enfantines.

Que voulait-elle lui dire, cette belle dame, à travers ces merveilleuses sonates ? Leurs variations l'émouvaient profondément et, déjà en elle, grandissait l'attrait irrésistible de la beauté ! Incitée à l'intensité, de toutes les façons possibles, elle-même petit rat à l'opéra, elle s'élançait dans des pirouettes étourdissantes, pour faire corps avec les mouvements rapides exécutés de main de maître, par la plus grande artiste de sa vie : sa mère ... Celle-ci, d'origine anglaise, lui semblait une femme énergique et surprenante, plongée toute entière, dans les œuvres de Beethoven ou de Chopin, ou bien encore dans des études pour la main gauche où elle excellait particulièrement,

tandis que, Rosalind, dans une pose légère, se prenait à dévisager le beau profil de sa reine,

Oh ! Fantastiques instants, à jamais emportés, Oh ! mère-artiste, quels moments merveilleux et bouleversants ! Tu faisais danser tous les anges du ciel et de la terre, toi, divine mère, plus que tout au monde, aimée. Non, ta Rosalind n'a pas oubliée : tes doigts de fée, légers papillons blancs voletant sur les touches nacrées, parfois les effleurant à peine, passent encore devant elle en milliers de baisers. C'est toi qui a composé cette petite fille à travers ta magie d'artiste et dans ton acte d'amour, comme ces notes de musique, fragile et forte à la fois, si contrastée...

Alger c'était aussi ce délicieux moment où le soir s'allongeait, ces longues soirées d'été, où la seule ombre au bonheur seul résidait dans l'attente de la fraîcheur qui tardait à venir. Il semblait que le temps s'arrêtât et transmuât sa marche en une succession de moments d'éternité, retenant, en des chambres secrètes, le sort furieux prêt à frapper...

Ces longues soirées torrides étaient un bon prétexte pour ne pas aller se coucher tout de suite. Elles nous invitaient à donner libre cours à nos jeux d'enfant, sur le parvis de l'immeuble. La permission nous était donnée de prolonger les veillées jusqu'à des heures avancées de la nuit... Demain, le char du soleil serait au rendez-vous, même si, ce soir, il se dérobaît à nos yeux derrière le grand corps de la lune-amie, dans un ciel tout fleuri d'étoiles... nous savions que nous le retrouverions fidèlement allumé, dès le jour né, merveilleux flambeau destiné à réjouir la terre, notre terre.

D'ailleurs, que nous importait demain, ce mot, durant les grandes vacances, n'avait aucune raison d'être... A fortiori, dans nos têtes enfantines, sous le plus beau soleil de la terre, dans la plus belle ville du monde, devant des paysages féeriques et pittoresques, comptait, seul, le bel aujourd'hui... Univers magique...

Et soudain toute l'horreur, la confusion innommable : tout ce qui vous est cher vous est, subitement, ravi, arraché féroce­ment. Douleur atroce, révolte désespérée : ce ciel, ces étoiles, cette mer, ce bonheur à jamais perdus !...

INEPUISABLES FRAGRANCES

Alger, c'était encore le Jardin d'Essai, chef d'œuvre luxuriant d'une végétation exceptionnelle, aux arômes multiples et variés, quintessence, chair de l'eucalyptus, rapsodies de végétaux suintant leurs substances sous les petites morsures subtiles des rayons trop ardents... terre inoubliable d'où montaient d'innombrables senteurs. J'étais caressée, entourée, enveloppée, dans ces ailes embaumées. Tendre humus dont je suis née? Ma Terre, j'embrasse ton sol. Que ne te devrais-je pas pour toutes ces forces puisées en ton sein ! Les effluves sans pareils montant de tes jardins et ceux de tous ces fruits à la chair incroyablement sucrée, petites nèfles charnues, abricots à la saveur étrange, minuscules bananes confites par le soleil...Moi, petite Rosalind, je te rends grâce, mon pays, ma chère patrie, ma mère, Oh ! Toi, Alger, tu m'as permis de croître, de consolider jour après jour, le petit édifice de mon corps grâce aux rayons triomphants de l'astre étincelant. Alger, ton soleil partout et mon enfance candide sous des averses de soleil... et comme nulle part ailleurs !

! Où sont ces rues zigzagantes et tournantes, ces grandes portes anciennes, fermant mal où ma curiosité de petite fille intrépide me poussait à regarder ? A travers les fentes, j'entrevois des charrettes couvertes de foin ou de chanvre, ou bien encor d'autres végétaux dont, hélas, je n'ais pas su le nom... Mais surtout, au passage, je happais, en plein vol, leurs odeurs vigoureuses. Tout autour de moi me communiquant la force d'être, celle, qui vous fait aimer la vie dans toute sa sensorialité ! En toi, Alger, j'ai puisé à mon insu le goût vital du bonheur, le goût suave de tous mes sens en éveil dans un présent à saveur d'éternité...

Tes embruns montent, en voletant, les escaliers, vers tes hauteurs imprenables, ta mer omniprésente où que l'on soit, même cachée au coin d'une rue...la tête dans les songes..., tes senteurs auxquelles se mêlaient, exotiques, celles des grands sables roux, odeurs d'un Sahara de rêve, odeurs de l'Atlantide, me portaient doucement et lentement sur leurs chariots parfumés...et même, insensiblement me parlant d'ailleurs, m'invitèrent à partir sur les ailes de mes songes, vers les contrées lointaines, les oasis fantômes, peuplés de ces grands animaux arrogants et bossus dont le poil aux âcres relents accentuait encore l'exotisme ambiant !

Toi, Alger, vieille dame aux cheveux blancs, tu m'as tant bercée, balancée, chantée, serrée contre ton cœur, toi qui a tant souffert, meurtrie dans ta chair par la bêtise des hommes! Je sais que tu n'as pas oublié ton enfant, toi qui m'as fécondée, portée, vu éclore comme une petite nymphe étonnée, toi à qui je dédie ces lignes pour te rendre un hommage mérité. Prends mon cœur malheureux, et serre-le contre ton flanc blessé. Je suis toujours ton enfant, j'ai tant besoin de toi, de tes merveilleux paysages, de tes côtes marines, de tes parfums innombrables comme autant de cœurs secrets... Oh ! Mon Alger, ma douce, ma belle, mon paradis perdu, que ne puis-je poser ma tête dans ton giron maternel et sentir, encore une fois, sur mon front lassé, tes baisers aimants. Non, je ne t'ai pas oubliée, la petite fille que je fus, est toujours là, en moi, quelque part. Et, tu le sais, aussi vais-je te rendre justice, évoquer ton visage, tes peuples, tes bonheurs.

Mais comment ne pas évoquer, simultanément, ces horribles déchirures qui sont tiennes aussi, les pleurs de mes parents, ceux de, mon grand-père sur le bateau. Je t'ai confié la tombe de mon arrière-grand-mère anglaise, et d'autres parents, d'autres sépultures... oui, j'entends encor leurs sanglots, pourquoi, mais pourquoi..... ? Adoucis mon chagrin de m'être éloignée de toi, mon pays d'amour, toi, ma seconde mère ! Je t'aime !...

N'ont-ils pas honte ceux qui ont traité mes parents de Français à part entière tout en leur refusant cette part entière : LE DROIT DU SOL.

Eux qui venaient ou étaient nés en Algérie de génération en génération ! Eux qui, d'origine alsacienne, lorraine, avaient fui ces régions pour ne pas être allemands, eux qui ont combattu pour la France et retrouvé pour y planter leurs racines, outre Méditerranée, un sol français !

Eux qui ont enrichi plus qu'investi ce sol, eux qui ont travaillé durant toute leur vie pour le mettre en valeur. Croyez-vous, pauvres sots, que nous étions tous des colons ? Merci de consulter le « Larousse » : au véritable sens du terme, les colons se trouvaient sur des terres agricoles et plus souvent encore à Paris. Algérois, nous vivions et habitons à Alger. Et mes parents comme leurs amis n'abusaient pas plus que ceux qui nous déconsidèrent, et peut-être moins, de ceux qu'ils employaient, quelque soit leur origine ! Si les droits civils n'étaient pas les mêmes pour tous, allez faire vos réclamations auprès des autorités françaises de cette époque-là, donc du gouvernement en place, auteur éminent de décrets abusifs et discriminatoires.

Contrairement à tous les racontars, nous vivions côte à côte, sans conflits notables. Du reste, les diverses communautés algéroises ne désiraient pas nécessairement, se fondre les unes dans les autres : elles n'étaient que trop fières de leurs différences et de leurs spécificités ! Pourtant que de sornettes a-t-on pu raconter à ce sujet !...Donc, nous vivions, les uns à côté des autres, bord à bord, dans une proximité normale, à l'époque, chez les habitants des grandes villes. Nous nous rencontrions quotidiennement sur des marchés colorés, comme le marché de la Lyre dans un bruissement attrayant. Ces échanges commerciaux revêtaient toutes les modes possibles, bavardages et palabres tant du côté des marchands arabes que des marchands français...

J'accompagnais très souvent mes grands-mères sur ces marchés, croquant du fenouil fraîchement cueilli ou me délectant de succulents feuilletés

au fromage, roulés comme des flûtes, après avoir rissolé dans de grandes poêles d'huile bouillante... Les beignets arabes faisaient aussi mes délices. Enfin sur ces marchés existait une telle forme de vie, pleine d'entrain, qu'à mes yeux d'enfant, c'était moins un lieu de commerce qu'une véritable fête agraire, une joyeuse et souveraine fête collective, chacun se réjouissant autant des échanges conviviaux que de l'abondance des denrées et autres agrumes croulant les uns sur les autres. C'était à celui qui crierait le plus fort, pour faire l'éloge de ses légumes rares, de ses plantes, de ses poules : c'était un tohu-bohu humain, admirable, étonnant, disparate, et, en même temps, toute une harmonie de gestes et d'attitudes, tout un concert de sons ensoleillés autour d'une activité d'échanges vitaux !

Emois et présages...

Petite fille, écoute, écoute encore et ne te laisse pas d'entendre les grandes feuilles des palmiers bercées par la légèreté de l'air si chaud, dans la transparence diaphane de la blancheur nacrée. Hélas ! Cette gloire défigurée ne sera un jour que le pauvre souvenir d'un bonheur fragile terni par bien des larmes amères troublant la coupe cristalline de ta mémoire d'enfant ! Frêle témoin d'un futur exil déroulant lentement son long linceul de tristesse, ton ingénuité n'a-t-elle pas discerné la cruauté des hommes projetant d'abolir ta mémoire ?

Celle-ci parle, pourtant, aujourd'hui, encore plus impérieusement que jamais, pour rendre sans faillir à tes parents l'impérieux devoir de mémoire, cette transmission de l'exacte vérité à ceux qui peuvent encore l'accueillir. Après la terrible descente aux enfers, ils t'avaient confié cette mission à toi, petite Rosalind, qui, à onze ans, connus trop tôt les grands drames causés par la guerre : selon une terrible Malédiction avec son lot monstrueux accablant d'amour, de haines et de trahison et de mort, lequel viendra maintes et maintes

fois te hanter encore dans ta vie d'adulte ! Accablée par le sévère accueil que la Mère Patrie réservait à tes parents, les jetant dans le désespoir devant la trahison et la forfaiture de Celle qui promettait et qui n'a rien tenu.

Mais, pour l'instant, tu continuais de virevolter dans ta jolie robe en broderie anglaise, balançant, mutine, tes mignonnes nattes serties de rubans de soie, gracieuse, telle une princesse aux bras des grands. Et, pas une seconde, tes cavaliers ne soupçonnèrent combien tu avais conscience d'un voyage sans retour ! Reviendra ou ne reviendra pas... ? Le jeu de marelle ne te répondra pas ! ...

Hé oui, sous le ciel étincelant de ton Alger natal, tu voulais ressembler aux étoiles du ciel plus belles les unes que les autres, aux champs de marguerites fraîchement cueillies que tu effeuillais habilement. De même, tu restais interdite devant les poussières d'or répandues en des milliers de nuées inouïes, dans les rayonnements du soleil entrés par une fenêtre ouverte... particules précieuses illuminant de splendeur ta sublime candeur. Oh ! Enfant, comme la vie était alors belle et comme elle t'aimait, toute auréolée par ta passion pour la musique, legs familial inscrit désormais dans tes gènes ! Antidote précieux, au trop plein des chagrins-ennemis surtout ceux à venir... C'est vrai aussi, que ton cœur ouvert à l'amour, se voulait déjà consolateur des peines des grands.

Lors d'un voyage avec ton père à Lourdes, tout fut révélation : marche au flambeau, chemin de croix à genoux, vision inoubliable des grands malades à demi étendus sur leurs brancards encadrés par des religieuses-infirmières, l'eau précieuse de la grotte bue à même tes petites mains tendues vers l'espoir, toute cette ambiance si particulière t'a marquée profondément d'un sceau indélébile, et, lorsque tu appris qu'ici les portes de l'hôtel ne fermaient pas à clefs, tu avais pour certitude que le Bon Dieu y était pour quelque chose, veilleur attentif des lieux ; sur les conseils de ton père, avant de t'endormir, tes petites mains jointes priaient, respectueuses, Marie pleine de grâces... Et puis,

lovée sous les draps, tu conversais avec ton ange gardien, tu le pensais penché sur toi depuis un angle du plafond, toujours présent selon ton père, pour t'entourer d'une amicale protection. Lourdes, indicible découverte de tes premières spiritualités !... Tant d'étonnement dans un tel climat de foi et d'immense félicité d'être... ! Enfantine prière si neuve et si douce, chuchotée à mi-voix, louanges délicatement murmurées, indéfectible signifiante, émouvante confiance de petite fille, si neuve et si avide déjà devant le mystère...

Tout cela entretenu par un père italien, croyant très fervent. Comment ne pas comprendre, alors, la construction poétique de cette petite fille, pour qui tout était simple bonheur, et l'importance majeure accordée à une sorte de boule de verre où une émouvante Bernadette, si on l'agitait imperceptiblement, faisait pleuvoir des flocons neigeux, en des milliers de rêves !...Imagination sans fin, peuplée d'anges et d'elfes impalpables, sur le chemin fleuri de la vie éternelle, imagination fertile et créatrice déjà condamnée par la cruauté des hommes à la fêlure irréparable de l'abandon du sol natal.

"Le vase où meurt cette verveine" a écrit un délicat poète.

Thème récurrent d'une histoire liée à la disgrâce d'exister même !...

Destin fatal ? Ne peut-on que subir ?... Des chuchotements, des oui-dire, des regards échangés, des bribes de conversations surprises : longs préludes, tristes violoncelles, lents présages de guerre, et l'évocation d'un mot revenant souvent «les fellaghas ». Ces derniers, Rosalind, terrorisée, les voyait armés jusqu'aux dents, arpentant les montagnes, mystérieux fantômes, brigands de grands chemins, et même, dissimulés dans l'ombre, démoniaques mangeurs d'enfants, Son univers mental se peuplait, maintenant, d'êtres monstrueux. Ne Lente immersion d'un enfant innocent dans l'inimaginable horreur !

Elle avait l'intuition, au hasard de conversations des grands, que quelque chose se préparait comme une marée montante, une fin du monde impérieusement vivace et grandissante, grondante, monstre marin venu des

profondeurs obscures de la terre, de notre terre... aux racines abyssales, profondeurs de nos âmes sacrifiées !...

Bonheurs envolés, visions des gaietés de nos jeunes années, je n'oublierai jamais !... Un appel vient vers moi, irrésistible. Alger, planète interdite, nul ne peut s'opposer à l'envol intrépide de mes tendres pensées vers toi !... Ah ! Alger, toi, l'héroïne du plus beau théâtre du monde, toi, la complice de tous mes éclats de rire comme autant de météorites de joies !

Rions à perdre haleine comme par le passé. Oui, cela revient, quoiqu'ils en disent, ne sommes nous pas de malicieuses amies, fraternelles farceuses, merci, Alger, de m'aider à mettre en mots, à déclarer, ouvertement et inlassablement, comme nulle et non avenue la caricature que l'on fit de nous à la face du monde entier. Riches et même richissimes coloniaux, nous ? Nouveaux esclavagiste, nous ? Vous voulez rire ? La plupart des « pieds-noirs » n'étaient pas des gens particulièrement aisés, mais souvent de modeste condition, travaillant laborieusement toute leur vie pour avoir quelque bien à l'âge de la retraite. C'est pourquoi, Alger, je ne ménagerai point ceux qui nous ont calomniés. Sois en certaine, leurs incommensurables vilenies et cruautés leur reviendront tel un boomerang...

En écho et avec joie, je redis après le poète :

"Princes, c'est pour vous que j'écris,

Attendez-vous à la pareille"

Rions à nous décrocher la mâchoire de nos infortunes, à droite toutes ! À tribord, à l'abordage !... Ils vont voir ce qu'ils vont voir !... Ma catapulte est tendue !

Par ces lignes, je souhaite les mettre tout de suite dans le bain, les frapper de ma foudre, sans épargner aucun de ces scélérats ! Debout, vous, les responsables de tous ces crimes, vous les destructeurs de nos vies, vous qui avez précipité dans la ruine un pays qui ne demandait qu'à vivre !

*C'est avec ma grâce d'enfant, que je vais venir vous assaillir, torpiller vos confort !...Je ne vous manquerai pas, soyez en persuadés. Une spontanéité farouche me guide et me confère l'art de raconter cette histoire : la mienne. Ma pathologie, permanente, intermittente, silencieuse, a pour nom exil, avec ses manifestations et tous les drames enclos dans ce mot depuis la nuit des temps. Brandissant l'épée d'Othello, j'entre en scène lentement mais sûrement, "chi va piano, va sano" ! Soyez sans crainte, j'ai bonne mémoire, aussi ne vous lâcherai-je jamais. Pour tout ce mal fait à ma famille, à mon sol natal, l'atroce déchirure entamée à la hache, l'expatriation, votre racisme, vos spoliations, toutes les Furies se sont précipitées dans mon cœur
Je crois qu'il vaut mieux pour vous, vous arrêter en cours de page, tant la vérité crue va vous faire souffrir.*

*Une question : ces hommes qui ont tiré sur des hommes du même peuple !
De quel acabit sont-ils donc faits ?...*

*Ceci est mon testament de petite fille, car je suis bien morte à l'âge de onze ans, le reste c'est de la foutaise, de la survivance, ni plus, ni moins, un simulacre d'intégration. Ne conviendrait-il pas de me dire comme vous le faites pour les immigrés en règle générale « Eh bien ! Retournez là d'où vous venez »
Soyez en certains, si vous m'en donniez la possibilité comme vous l'avez fait pour d'autres je vous prendrai au mot sans hésitation !... Sans réfléchir un instant ! Et vous diriez en riant, parodiant mon langage « Ciao Bello ! »*

Mais n'est-ce pas faire trop d'honneur à ces tristes sires, pour la plupart chevaliers d'industrie, que d'étaler devant eux mes pleurs et mes regrets ?

Revenons vers toi Alger de mon enfance, revenons vers toi ma BEAUTE

Elevée dans ce paradis de couleurs, c'est une autre histoire qu'il me faut continuer d'écrire et de raconter. Autre face aussi d'un même legs de vérité ... et donc, aucun repentir d'avoir écrit ces lignes ne me viendra jamais !...

CHANT III

MAGIE DU GRAND SUD

Pour les voir, il me suffit de fermer les yeux très fort ! Alors, reviennent, les montagnes environnantes, les djebels où, très jeune, je montais un cheval, tenu par un guide, en des lieux envoûtants comme le Sahara, territoire immense à perte de vue, continent noyé dans l'or des sables, plaine de sable de place en place bosselée de petites dunes remuantes, vents du désert, roses des sables, leurres amusants des méharées de dromadaires, des Touaregs aux yeux bleus surprenants sous leurs écharpes noires, dissimulant les traits de leur visage buriné par les siroccos et les tempêtes de sable, destinations lointaines, expéditions lentes sous l'implacabilité du soleil rougissant vers la tombée du crépuscule, processions cadencées, si parfaites, nuits froides, contrastant avec la terrible chaleur des journées, du sable, du sable encore...Souvenirs bouleversants auxquels on ne peut échapper...

C'est pourquoi, à notre insu, ils imprègnent si profondément la mémoire : les siroccos, alors, soufflent dans mes veines, je sens les baisers fiévreux du soleil, je chevauche sur les sentiers escarpés des montagnes, puis j'aperçois des hommes assis au pied de leurs chameaux hautains qui blatèrent en remuant sempiternellement leurs gigantesques babines entravées de liens rassurants... Le calme de ces hommes est digne, certains tiennent des cannes avec majesté, plus jamais je n'ai vu de vieillards aussi beaux ! Leurs visages entaillés de petites ravines sablonneuses, si j'avais pu, je les eusse embrassés de tout mon petit cœur aimant ! Et leur regard était si sage, si impassible, qu'ils paraissaient immuablement beaux, sans âge, tels des êtres sculptés à même le sable !...

Cependant, cela ne se faisait pas d'étreindre les mains des vieillards. Au lieu de la proclamer, je gardais dans mon cœur toute l'admiration qu'ils m'inspiraient !...

Mais au retour, combien j'avais soif de tous ces déserts, combien je convoitais, imaginais, ressentais l'appel des grandes mers de sable rose ! Combien je rêvais de les traverser avec ces hommes, en des caravanes princières, ces espaces grandioses, ces immensités vertigineuses ! Fascinée par la proximité de l'aventure, dévorée de désir, j'en arrivais à rêver de me cacher dans un de leurs immenses sacs en peaux, oscillant sur les flancs des bêtes impériales, pour des voyages sans fin, voyages dont ils m'avaient apporté comme un parfum de leur endurente beauté...

Il me fut, un jour, donné de monter sur ce noble animal. Chose étonnante, je n'éprouvais aucune frayeur et lui savait à n'en pas douter que je voulais toucher les rayons du soleil et sentir ses propres effluves, même les plus malodorants.

Si vous saviez comme je riaais, riaais tout mon saoul, de mon périple ! Tandis que mes parents, catastrophés de l'inimaginable confiance que j'accordais à la bête monstrueusement haute, invitaient le chamelier imperturbable à arrêter son équipage à la démarche hautaine, moi je ne cessais de pousser des cris endiablés de joie...

Merveilleuses sensations, tissées à même ma chair, inscrites pour toujours dans ce besoin d'aventure qui m'anime encore et deviendrait le socle de ma vie de nomade impénitente, pulsion profonde d'évasions plus spirituelles, au-delà de l'au-delà...métaphysiques émotions des voyages lointains, sensibilité à fleur de peau, perceptions du plaisir, émanation de l'amour des autres, invitation aux mouvements de l'âme, à ses chants les plus sacrés, à la bénédiction du bonheur providentiel !

*Et bienveillante mémoire aventurée dans l'écriture, partie de plaisir
singulièrement délectable !!!*

CHANT IV

HYMNE A LA RICHESSE DE MES ORIGINES EN DO MAJEUR SUR LE CLAVIER DE MON CŒUR D'ENFANT...

Bien avant cette question contemporaine, notre histoire, semble-t-il, reposait déjà sur ce fondement même de la multiplicité de nos origines, ne sommes-nous pas en définitive, issus de cette culture de mixité bien avant l'heure ? Avant-gardistes sans le savoir, cet entrecroisement de peuples, venus de divers continents ainsi que sa cohabitation avec des autochtones ou de précédents habitants du pays, n'a-t-il pas contribué à notre intrinsèque richesse multiculturelle, et dans ces conditions, à ce que nous fûmes : tous des indigènes, puisque à partir de 1832, l'Algérie nous a vu naître sur son sol, de génération en génération, jusqu'en 1962, donc, des natifs de ce pays !

Le droit du sol ?...Vieille notion française. A moins de procéder, et encore, comme le firent dans certaines régions du monde certains dictateurs de bien triste mémoire, le droit du sang n'est-il pas souvent utopique et destructeur pour ne pas dire exterminateur ?

Mais laissez-moi rêver...

Nous étions les habitants d'un monde, du monde ! Porte ouverte sur le bonheur, irrésistible appel vers un ailleurs plein de fraîcheur, vers cet enchantement, cet envoûtement irréprouvable qui me faisait aimer danser, virevolter, chanter, et rire ! Et maintenant nostalgie de cette succession d'états d'âmes, tous les sentiments d'une enfance merveilleuse et avant d'être, par vous, vouée aux gémonies, d'un unique idéal, celui de s'abandonner à toute la joie de vivre et de l'exprimer!

Souvenirs si vifs, si fidèles à mon pays d'origine ! La rupture, à l'instar d'un flash, les a gravés à jamais dans ma mémoire. Je voudrais vous dire combien je sens en moi, à travers ma peine, les trames profondes dont je fus tissée, grâce à mes multiples origines La petite fille aux étincelants élans, en fut consciente très tôt. Quel extraordinaire, quel inestimable trésor était sien avant sa déportation et celle de ses parents !

Et voici que je suis conviée de nouveau à toutes les légèretés d'être, au royaume de tous les divertissements, jeux, farces et fameuses cabrioles ! Loin des grands tourments et des malheurs, de l'injuste ostracisme à nous réservés ! Je retrouve mon école de la rue Dupuch, mes petites camarades de classe, françaises et musulmanes. Voici que j'entends la cour de récréation qui claironne, sautille, et crie bruyamment, la sonnette stridente, marquant l'interruption momentanée du jeu, pour notre retour en classe, où penchées sur nos pupitres, nous préparerons, silencieusement, nos pathétiques avvenirs...

Voici que des bouffées d'air entrent à nouveau dans mon cœur d'enfant par toutes les fenêtres de la vie ! Le soleil me fait signe. Il y a quelque chose d'émouvant dans le regard de la petite fille que je suis, un grand point d'interrogation tout doré, tout doux...s'assombrissant soudain, sous le coup d'une sorte de révélation passagère : venant troubler la quiétude de l'air, une mouche aux yeux d'or l'insinue dans son subtil bruissement.

Rosalind, tout enfant qu'elle fût, ne soupçonnait-elle pas, déjà, à la teneur de l'atmosphère ambiante qu'à l'âge où l'on rêve encore, elle débarquerait ici, sur la terre métropolitaine. Eut-elle l'étrange pressentiment que, croyant encore à la continuité du bonheur, elle se heurterait à un odieux bouleversement de sa destinée.

Plus tard, chaque fois qu'il lui fallait, depuis la catastrophe, indiquer son lieu de naissance, elle découvrait, étonnée, toute l'incongruité de sa provenance et de ses origines. Dès lors, elle sentait bien qu'elle n'était pas une petite fille

comme les autres mais acculée au silence et au secret, redoutant d'évoquer ce passé haïssable et honni, ce qui n'aurait pas manqué de lui valoir quelque réflexion acerbe, sinon haineuse sur « la barbarie de ses vies antérieures »...

D'instinct, elle taisait ce passé et le gardait aux tréfonds de son cœur dans une silencieuse désolation. Mais les humiliations pleuvent : pour quels crimes et délits inavouables et inconnus devons-nous payer ?....

Et la jeune Rosalind de onze ans, âge auquel elle débarqua à Marseille, pensait qu'au fond elle n'avait pas vraiment droit au sol quel qu'il fût. Ses seules "prérogatives" consistaient à se taire, à s'adapter sans broncher, face aux terribles insinuations, planant comme autant d'épées de Damoclès au-dessus de sa tête, avec pour bruit de fond charmant : « tous ces gens de là-bas », formule consacrée. Nous étions loin d'être les bienvenus et d'être défendus par quelque associations pour SDF. Même certaines personnes ecclésiastiques nous fermaient des portes.

On avait fait un peu le même coup aux Vietnamiens-Français quelque temps auparavant mais depuis les cœurs s'étaient encore durcis : « ne viennent-ils pas prendre « ces étrangers-français si on veut ! » la part du gâteau à laquelle ils prétendent, de plus, ils sont prioritaires pour ci ou pour ça...comme ci ou comme ça. Oui c'est bien cela, ils sont venus nous coloniser encore et encore, mais à quoi prétendent-ils donc ces immigrés là ?... " Alors, je vous le dis là, aujourd'hui, ici et maintenant, Françaises et Français, chers concitoyens, du haut de mes cinquante-quatre années à me taire ! « BASTA ! BASTA !..... » Et cela me fait un bien fou de vous le jeter à la figure, sachez le une fois pour toutes ! Ouf ! Comme cela m'apaise !

Car, J'ACCUSE !

De nous avoir non seulement bannis, mais surtout, de nous avoir, derechef rejetés une deuxième fois ! En méprisant nos devenirs, jusqu'en 2007, et même à l'instant où j'écris ces lignes : preuve du « très élevé autisme » des Etats et du peuple (si reconnaissants...pour certains, omettant les autres...). Il est trop

facile de se donner bonne conscience en se penchant sur le sort des immigrés et de leur famille ! Mais, de ce point de vue," sachez que vous ne détenez pas « le monopole du cœur..."». Et, d'un autre point de vue, "Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ? " Chassé par toi du sol natal, accueilli sur une terre que tu te charges de lui faire sentir comme étrangère, n'est-il pas cependant ton plus proche prochain ?

La connaissance qu'ont de nous les Français métropolitains me paraît fort restreinte. Si ce n'était ainsi, ils sauraient qu'ils ne sont pas les seuls à avoir apprécié en leur temps ceux avec qui nous vivions, et que, de ce fait, nous n'étions pas plus racistes qu'eux. Qui donc se permettait de désigner leurs semblables par des sobriquets tels que " ritals" ou "macaronis", pour les Italiens, "frites" pour les Belges, "choucroutes" pour d'autres ?... J'en passe et des meilleurs...Je suis sincèrement ravie de ce que la jeune génération française se préoccupe du sort des immigrés de souche quelle qu'elle soit. Mais je vous prie de graver dans vos esprits oublieux que « les pieds-noirs » que vous le vouliez ou non sont des Français qui ont combattu et donné leur sang pour que vive la FRANCE !!!!

Pourriez-vous m'expliquer, ce qui nous vaut, encore aujourd'hui, d'être voués au malheur de l'oubli ? Ne sont-ce pas là, des traits particulièrement caractéristiques d'une lâcheté avérée ?...

Symphonie inachevée !... : j'en ai le do majeur, mais non le dédommagement moral ou à tout le moins matériel... gagnés à la sueur du front de mes parents, et notamment de mon grand-père, ces biens confisqués n'étaient pourtant pas des biens volés, loin de là : ils avaient, d'ores et déjà produit des fruits, contribuant ainsi à la prospérité du sol qui les avait vu prospérer !

Quel exercice difficile que d'écrire, de mettre en mots ces fulminations et ces cris arrachés par la douleur. Seront-ils entendus ? Je l'espère et j'espère aussi qu'ils ne seront pas sans déranger certains d'entre-vous. Je veux mettre devant vous la question "Pieds noirs" sous forme d'une vivante et personnelle

problématique. Il faut qu'enfin vous mesuriez vos responsabilités à notre égard vous qui n'avez rien fait pour nous ou si peu. Il me faut, à mon tour, éclairer vos lanternes, et dénoncer, tout particulièrement et sans appel, la trahison de Monsieur De Gaulle (je suis allée l'applaudir lors de sa venue en 1958, j'avais donc six ans sur la place du forum à Alger) ! Je l'ai vu brandir ses grands bras pour nous faire croire qu'il nous avait compris, et tout le monde l'a cru. C'était un jour merveilleux, une foule immense et intensément confiante l'accueillait. Comment a-t-il pu nous trahir de la façon la plus ignoble qui soit ? J'en appelle à la Justice divine immanente : Dieu seul peut lui demander raison et expiation jusque dans la mort de ses fautes irréparables.

Quant à moi, petite Rosalind de onze ans, je ne lui pardonne pas !

J'insiste sur l'importance pour moi, pour mes concitoyens, pour les familles, vivantes, mortes ou disparues, de proclamer la vérité jusqu'à ce qu'elle soit connue et reconnue, et que justice nous soit rendue. Cette vérité ne doit pas reposer seulement sur une image négative des « colons », image très partielle et très partiale. Je les ai vus, moi, ces femmes et ces hommes, tous animés d'une foi aveugle en leur pays, la France... Je me souviens que dans la ville d'Alger, à chaque commémoration de victoires ou autres fêtes nationales, nous déployions à nos balcons le drapeau bleu blanc rouge avec fierté et liesse, je me revois, petite fille applaudissant à pleines volées, les défilés de la Légion Etrangère et les chaussures aux énormes rabats blancs m'impressionnaient grandement, tandis que les légionnaires allaient en processions solennelles, par les grandes artères éclaboussées de lumière.

Et le rythme de la musique militaire tambourinait au rythme de nos cœurs et des engagements irréfutables qui étaient nôtres !!!

CHANT V

DOULOUREUSE SYMPHONIE D'UN NOUVEAU MONDE

Dès la déchirante traversée, dès les premiers pas sur votre sol, évidente ou cachée, celle-ci s'est imposées à moi de bien des manières. Sabordé ce trésor de ma joie de vivre, comme certains esprits hargneux l'avait projeté, au sens propre, pour le navire nous arrachant à notre terre. Pourquoi ne passe débarrasser de cette cargaison d'exploiteurs ? En d'autres temps, leurs "illustres" devanciers n'avaient-ils pas demandé le même service à la Loire, débarrassant ainsi la France d'un certain nombre d'"ennemis du peuple" ?

Nous pointer du doigt, nous abandonner ne leur suffisait donc pas ? Il leur fallait, en outre, nous précipiter dans le malheur...et même au-delà, dans la mort ! Sans doute, pour parachever leurs tirs incontrôlés sur une foule désarmée, leurs propres concitoyens !

Face à tant d'outrages, peut-on espérer d'autres lendemains ? Combien de temps m'a-t-il fallu pour oser faire triompher ce que je suis aujourd'hui et vous le crier haut et fort : « une fière petite pied-noir » ?... Peut-on d'ailleurs parler de temps quand tant de souffrances vous écrasent, les miennes propres, celles de mes parents, celles de nous tous les expatriés d'Algérie ? Souffrances d'autant plus grandes, d'autant plus incurables qu'elles étaient, la veille, absolument inimaginables. Comment oublier un jour le préjudice porté à ma famille, à mes amis, ces " persona non grata " auxquelles les Etats et la plupart des Français ensemble ligués ont dressé embûches sur embûches, pour, finalement, les arracher à leur terre natale.

Puissent-ils porter le poids de cette responsabilité jusqu'à la fin de leurs jours !

Plus tard, à l'heure de la maturité, je pris conscience de la force de ma personnalité pluri-originelle, et je compris que loin d'avoir honte de celle-ci, je devais en être fière. Mais, avant d'arriver à ce degré de sérénité, j'ai côtoyé de mortels abîmés auxquels je n'ai échappé que par miracle. Cependant l'amour m'habitait et me tira des griffes d'un désespoir sans retour. Poussée par l'élan vital qui me vient de la terre aimée, je porte maintenant avec bonheur, l'embryon de ma prose, exorcisant ainsi mes cris intérieurs avant de quitter cette terre que je ne considère pas vraiment comme mienne.

Malgré tout, je dois, cependant, rendre justice à Marseille qui fut ma ville d'adoption et qui m'a recueillie en son sein. : Je l'aime. Mais tous les pieds-noirs n'eurent pas la même chance. « Le coup de sirocco » quoique très caricatural, caractérise admirablement la sottise malveillance des gens d'ici : ils avaient tout fait pour que nous venions de ce côté de la Méditerranée, mais dès notre débarquement, ne se contentant pas de nous humilier, ils nous ont accusés de nous y être – par force - installés ! Fraternité, solidarité, patrie, quel triptyque impressionnant ! Et, en face, toutes ces femmes et tous hommes abandonnés à leur bien triste sort !...

Voici un souvenir terrible pour une petite fille de onze ans : avoir mangé au départ à la soupe populaire, habillée par la Croix rouge française, que je salue ici très bas !...En prime, sous les lambris paisiblement indifférents des bonnes consciences de la République, une étoile jaune ? Non tout de même, mais mon drapeau pied-noir sur le dos...

En ai-je assez dit ?...

**BELLE SYNCHRONISATION DANS LE BALAYAGE : FAIRE PARTIR, SE
DEBARASSER, HONNIR ET FAIRE MOURIR...**

Tant de choses se passaient. Les grands containers, que l'on appelait des « cadres » contenant le mobilier emporté à la sauvette, étaient quelquefois coulés carrément, sans ménagement aucun. Partis en 1963 bons derniers, et donc "dernières roues de la charrette", que nous restait-il à attendre de nos "semblables" ? Mon grand-père avait l'espoir de faire valider sa retraite de cadre. Mais il laissait derrière lui un immeuble de toute beauté dont l'achat avait été le fruit de son travail acharné et non pas d'une exploitation éhontée des Arabes... nous, les descendants, avons été plus tard indemnisés : une misère...

En 1962, j'ai connu l'indépendance, le couvre-feu, l'école de la rue Dupuch fermée, les attentats, l'explosion du Milk Bar, L'entrée des Arabes du Sud (FLN) envahissant les appartements de notre immeuble en démolissant les portes.

J'ai vécu la peur de ma mère par force voisine de palier de MATOUKALI, un grand Arabe venu là avec sa tribu qui n'avait rien à voir avec les Arabes algérois. Ils s'étaient installés sur le balcon. Un jour, la femme dit à ma mère terrorisée : "Le cœur des Français je le coupe en deux et je bois le sang". Et ces paroles terrifiantes, je les entendis de mes deux oreilles de petite fille ! Autre angoisse non moins grande : celle du fameux "quitus" qui permettait aux enfants que nous étions, mes frères et moi, de quitter l'Algérie et qu'il nous fallait avoir !

A l'inverse les évènements nous rendaient, à nous les enfants un peu de notre insouciance. Un certain SADEG prit l'appartement du rez-de-chaussée de l'immeuble, juste en dessous de chez nous, appartement qui appartenait au Rocher Noir. Sadeg voulait empêcher le départ de notre mère et lui faisait une cour effrénée. Nous, nous envoyions par le balcon des bulles de savon dans son pantalon, ce qui le rendait furieux à notre grande joie. La veille de notre départ, il vint chez nous voir ma mère pour essayer encore de la persuader. Arrivant en plein déménagement, le brave homme fit "chou blanc".

En accord avec mes grands parents, ma mère avait pris la terrible décision de laisser tous nos meubles et de n'emporter que ceux de mes grands-parent, à l'exception du piano, hélas ! Lorsque je vis par terre le lustre immense de la salle à manger, lustre que ma mère aimait tant et qu'elle pensait seulement prendre, ce fut comme notre déchéance à nous tous, le symbole de notre chute complète pour moi, car j'adorais ce lustre aux pampilles de cristal. Notre fin était proche.....

CHANT VI

ELEGIE POUR NOS FAMILLES EN DEUIL

Encore aujourd'hui, j'entends mes parents murmurer à mon oreille :

« Petite fille, apprends à connaître tes racines et tes origines, et souviens-toi ». Tes parents maternels venaient de Johannesburg où naquit ton grand-père. Son propre père, un Vaclusien, était parti y faire un commerce de plumes d'autruches, et devint ingénieur aurifère. Peut-être dut-il à sa réputation d'érudit polyglotte, d'épouser une Londonienne qui avait "de la branche", ton arrière grand-mère. Mais la famille aristocratique de la jeune fille s'opposait à cette alliance. Le jeune couple s'embarqua donc un beau jour. Mi-aventurier, mi-Gulliver, ton arrière grand-père revenait donc, avec sa jeune épouse, vers sa Provence natale... Mais voilà que sur le navire, le ramenant vers sa terre française, il piqua une terrible crise de jalousie : le capitaine du bâtiment s'était permis de faire "les yeux doux" à la si charmante lady.

Par mesure de rétorsion, le galant déconfit les laissa choir, non sur le quai de Marseille mais sur celui d'Alger, avec leurs chérubins et une fameuse pendule anglaise pour tout trésor... Je connus plus tard cette dernière, elle siégeait impérialement dans le bureau de mon grand-père, souvenir de l'épopée fondatrice de notre famille. Elle était très chère à son cœur de britannique déjà expatrié.

Je la regardais souvent fascinée : elle évoquait pour moi la merveilleuse histoire des origines familiales... et sur son balancier délicat figuraient deux

personnages qui ne cessaient de chuchoter des minutes précieuses avec grâce, puis, soudain, sonnaient gravement, solennellement les heures sur le cuivre doré d'un énorme gond d'airain, dans un style éminemment victorien...

Ce grand-père, vrai bourreau de travail, assis derrière son imposant bureau, n'autorisait pas à grimper sur les grands fauteuils de cuir marrons si impressionnants. Mais quoique fort sévère avec les douze personnes de son secrétariat, il fondait tout comme neige au soleil dès qu'il m'apercevait.

Toi, qui n'a cessé de travailler consciencieusement, tout d'abord petit employé de banque, certes diplômé, mais ne t'accordant aucun répit, ni le samedi, ni le dimanche, puis directeur d'une part, de ta propre compagnie d'assurances « LA PATERNELLE », et d'autre part, administrateur de biens, et propriétaire de ce magnifique immeuble – que nous avons perdu ! - et mandataire de huit cent cinquante locataires, tu ne ménageais vraiment ni tes efforts, ni ta peine.

O Toi, mon cher grand-père, je te rends un vibrant hommage ! Peux-tu sentir encore combien bat mon cœur en t'évoquant ! O Toi, si merveilleusement anglais qui nous aimas, non sans impassibilité certes, mais avec tant d'humour également !...

Toi, qui n'aurais jamais cru que l'on te jetât une deuxième fois dehors, n'aie crainte, je suis là, bien vivante, pour te venger, te faire rendre la justice que tu mérites, châtier ceux qui t'ont offensé et auxquels je ne peux pardonner de ne pas avoir reconnu ton travail, et de fait d'avoir voué au néant ta mémoire. Vois mon bras qui se tend, et mon doigt vengeur désignant tes bourreaux. Je veux être ton apôtre, ta bénédiction, ta reconnaissance éternelle, moi, ta petite-fille qui t'aime. Tu es le plus merveilleux homme de ma vie. Par ton exemple et la bonne éducation que tu m'as donnée, tu m'accompagnes encore et toujours.

Puisse mon écriture être à l'image de la tienne, toi qui avait un style pointu, acéré caustique, lorsqu'il fallait demander justice, toi qui m'a dit que lorsque l'on est dans son droit, le devoir était de le faire valoir ! Je m'emploie à cela dans cet homérique et premier petit ouvrage, tu es mon bras, mon âme, mon cœur, tout comme ma grand-mère, et maman ! Je suis votre consolatrice, celle qui, en aucun cas, n'oubliera...

Tempo largo amoroso

Il y aussi dans ces souvenirs, un cri toujours contenu face à la non-reconnaissance de ces gens, comme mes autres parents paternels siciliens et de Toscane, venus en Afrique, parce que très pauvres, donc déjà immigrés de leur région. A ceux-là, l'Etat français avait proposé une terre à défricher et à faire valoir. Et ce qui me sidère, c'est toute l'ardeur qu'ils y mirent pour édifier une ville magnifique, à l'exemple des quartiers "haussmanniens de Paris, une ville encore plus belle, je l'avoue, par sa toile de fond d'une splendide luminosité qui me fait encore battre le cœur !

Pour ceux-là, tout particulièrement, je revendique mon identité de Française, car ces parents naturalisés, sont partis se battre contre l'ennemi de la France, afin « qu'un sang impur abreuve leurs sillons..... ». Non pas les leurs propres mais ceux de leurs frères d'adoption outre -Méditerranée.

Devant cet amoncellement d'ingratitude, demandez aux descendants de ces derniers s'ils pourraient oublier les générations de leurs aïeux Et que tous os détracteurs se mordent les doigts, qu'ils rafraîchissent leurs faibles mémoires de patriotes de pacotille ! Me voilà, campée sur mes deux pieds, prête à leur jeter mes invectives, les submerger de mes tempêtes, c'est l'occasion pour moi de leur faire savoir ce que c'est que la souffrance d'une petite fille qui reste le témoin vivant de leurs perfidies ! Je suis l'artisan de la revanche à prendre sur eux, qu'ils soient châtiés. Dieu m'autorise à le faire, dans ce cadre là, car

Lui seul peut dédommager mes parents, mes concitoyens, les Algérois, les "pieds-noirs" comme ils disent !

O mes souvenirs, portez-moi, donnez-moi cet inaltérable courage de revenir sur vos pas, vers mon pays d'amour, mon Alger, ma belle reine, mon altière pensée. O Toi, prestigieuse cité aux richesses innombrables, vestiges grandioses d'un passé antique et récent passé antique, de tes peuples successifs, et de tes souffrances d'hier et d'aujourd'hui encore. Mon Dieu, demandez aux hommes de la terre d'arrêter leur rage de domination, et peut-être encore plus aux démoniaques dirigeants qui ne pensent qu'à asseoir leur pouvoir sans souci de la souffrance des peuples. Quand aurons-nous le courage de réformer nos mentalités pour pouvoir enfin faire confiance aux hommes et à la beauté de la vie ?...

Lorsque les bateaux s'éloignent comme de grands oiseaux, ils glissent lentement, presque au ras de l'écume, surtout ceux qui lèvent l'ancre aux rivages du cœur. Se détachant des côtes bien-aimées, ils oscillent légèrement avec virtuosité, en des mouvements extraordinairement lents, piano, piano, évitant tous les fortissimo, comme pour laisser derrière eux, tous ces décors de votre vie passée à jamais inscrits dans vos mémoires...tels de merveilleux tableaux au musée du souvenir.

Les bateaux ont cela d'admirable qu'ils semblent respecter la séparation d'avec le rivage aimé, comme pour ne pas briser trop vite votre cœur, à la manière galante des grands princes, et leur bercement léger atténue vos désespoirs !

C'est ainsi que Rosalind ressentit du haut de ses onze ans, la douleur béante de la séparation d'avec sa terre natale, après avoir subi celle du récent

divorce de ses parents. Avec pour dernière vision, le plus beau des décors, le plus chaud des berceaux de son cœur et de son premier soupir d'être, là où elle poussa, un jour, son premier cri d'enfant... Les zéphyrus la berçaient de leurs bras si légers, si tendres mais pour la première fois, elle prit conscience de la brutalité de la vie : elle vit chanceler ses parents accoudés au bastingage devenu si fragile. L'homme le plus fort qu'elle connaissait, celui qu'elle n'avait jamais vu en larmes, son grand père, laissait couler des perles de rosée sur son visage abattu.

Comment reconnaître en cet homme soudainement vieilli, celui qu'elle attendait du haut de la splendide terrasse de son immeuble surplombant tout le port d'Alger aux ondes inlassables ? Du haut de cet immeuble, situé sur les plus belles hauteurs de la ville, l'on pouvait voir se dessiner mille rues ravissantes, et son cœur de petite fille battait la chamade à l'apparition affectueuse sur cette immense route en virage dans son éclatante beauté du soir, de son cher parent (les poches remplies de bonbons et autres friandises...) revenant lentement de son travail. Elle savait qu'il avait pris un ascenseur gravitant dans un rocher de la petite rue Tancrede sise dans le bas de la ville, où se situait son bureau, et qu'un groom en chéchia rouge avait actionné ses manettes magiques pour le faire déboucher miraculeusement sur cette grande avenue qui s'allongeait à perte de vue. Elle connaissait si bien les odeurs humides de la Roche en question...

Son grand-père !... Celui qu'elle aima par-dessus tout, croyant naïvement que tous les hommes, les vrais, qu'elle rencontrerait ressembleraient à celui-là, homme idéal qu'elle a longtemps cherché, les yeux dans les étoiles.

CHANT VII

SECONDE ELEGIE POUR NOS FAMILLES EN DEUIL

Mon autre grand-père, mon père, mes grands-mères, mes tantes...

Les souvenirs tracent de grandes lignes blanches comme des avions fusent dans le ciel, et vous restituent la beauté de la mémoire, pareille à une grande fleur pleine de poésie... C'est pourquoi, ce qui fut douleur, souffrance, laideur, s'estompe dans le flou des pensées, et l'on ne retient que son souffle à l'apparition des plus belles réapparitions de l'enfance bénie sur les ailes des anges...

Ce furent d'étranges parents que les miens, si contrastés, un père sicilien, une mère anglo-alsacienne, lorraine, autrichienne, espagnole, surprenant mélange, dont je sens dans mes veines toute l'immense force créatrice, très différents, mais très beaux tous les deux. Deux familles si dissemblables et pourtant chacune dans son genre ouverte au BEAU et pourvue de dispositions artistiques...

Les parents de mon père venaient de Sicile, de Catania plus précisément. Quand ils sont arrivés en Algérie, ils ne parlaient pas français. Mon grand-père marié à l'époque avait déjà des enfants. Mais il rencontra Arduina MALAVOLDI. Le divorce par consentement mutuel n'étant pas possible à cette époque, il se sépara tout simplement de son épouse. Les amoureux vécurent dix-

huit années sans pouvoir se marier au grand scandale de mes grands-parents maternels très conservateurs ! Mes grands-parents siciliens donnèrent le jour à plusieurs enfants dont mon père.

Je garde de ma grand-mère, un souvenir très affectueux et à consonance artistique : après m'avoir emmenée voir Faust, cette petite femme s'était inventé un prénom « Marguerite », ... Quant à mon grand-père sicilien, sec et maigre, pourvu d'une fine petite moustache, il était doté d'un caractère volcanique. J'adorais les « petits canards » au rhum sur un sucre qu'il glissait dans ma petite bouche gourmande...

Je me souviens de beaucoup de remue-ménage dans cette famille si peu calme et fort remuante. Je la voyais très souvent, car, à cette époque déjà, mes parents vivaient une séparation flagrante et douloureuse

Le petit appartement de mes grands-parents siciliens, rue de la Tour d'Auvergne, était situé dans les étages supérieurs de l'immeuble. Ses galeries intérieures reviennent souvent encore hanter mes rêves... C'était pour moi le plus bel appartement du monde. Il était bien rustique en réalité et n'avait rien de bien attrayant, si ce n'est la chaleur affective qui y régnait.

On entrait directement dans une immense pièce, qui servait de chambre à mes tantes, meublée d'un cosy discrètement transformé en lit le soir, d'une table ronde où des bouquets de fleurs fraîches, parfois immenses pour la petite fille que j'étais, souvent des glaïeuls, jaillissaient dans les sillons joyeux du soleil entré insolemment par l'immense fenêtre toujours ouverte dans mon souvenir. J'y regardais danser des grains de poussières étoilées dans les fines dorures de l'astre pénétrant et peu discret, tandis qu'il me tardait qu'une de mes tantes ouvre le grand coffre de bois mystérieux. De là ne manqueraient pas d'apparaître, pour mon bonheur, de merveilleux trésors délicatement enfouis : jupes de toutes les couleurs aux allures gitanes, jupons bouffant en cascades intrépides... Et je ne cessais de rêver du jour où je pourrais porter toutes ces belles choses !...

Puis, il y eut des mariages, les grands mariages de mes tantes, et d'abord toute la préparation solennelle qu'ils suscitaient : les courses dans les beaux magasins dont les robes immaculées, les diadèmes fantastiques me fascinaient... Et voici que moi-même j'avais une nouvelle robe, une belle robe de demoiselle d'honneur montée et cousue à même de mon fier petit corps plein de vie !...

*Initiée par mon entourage familial, j'étais déjà bien consciente de ma féminité naissante : dès l'âge de huit ans, ma grand-mère maternelle me donnait à lire *Caroline chérie* et *les Amours de France*, et m'offrait de belles robes achetées au *Magasin Général*, sorte de *Galleries LAFAYETTE* de l'époque... Il y avait aussi les colliers de bois d'olivier qu'elle posait à mon cou dans les grandes occasions et qui faisaient de moi, à mon humble avis, la plus belle des princesses... Elle me chantait « Vous avez l'éclat de la rose et le parfum du jasmin... ». Alors, comment ne pas être belle, oui, la plus belle des petites du monde, comment croire que tout cela, un jour s'effeuillerait avec le temps et les années.*

Quel bonheur aussi de me rouler dans l'herbe verte, tous mes sens éveillés dans la fraîcheur du cresson dégringolant d'une petite butte qui faisait mes délices, et l'enivrante quintessence des marguerites coquettes que j'embrassais de toute la force de mes petits bras de soie blanche...

Mille et une joies sur les ailes des anges...

Reviennent bruire à vos oreilles, s'épancher, comme autant d'amours de jeunesse, tous les parfums, toutes les images, tous les chants divins du cantique aux murmures indicibles des voix, des mers, des êtres...

Fontaines de jouvence face à l'éternité, qui ignore le temps indompté, les yeux écarquillés pour regarder le monde avec confiance, fascination,

éblouissements si gais, si joyeux...Félicité de l'enfance mais sans facilité...et comment dire, ivresse d'être, premiers émois conscients et ingénus.

Tous ces bonheurs restent inoubliables, inscrits paisiblement, ils se gravent à jamais dans votre âme, et seront le socle de vos espoirs à venir. Toutes ces résonances de l'être, même à travers tant d'êtres différents, lentement tissent des myriades d'étoiles lumineuses dans le ciel de votre jeunesse... Alors il pousse des ailes au sein même de vos pensées d'enfant, telles celles que vous ne cessiez de contempler dans les églises, la tête renversée indolemment en arrière pour accrocher votre regard aux multiples symboles religieux planant au ciel immense de votre vie !

Rosalind a déjà, petite fille, une telle maturité d'être, consciente de bien des émotions pétillantes comme des notes de champagne, d'élixirs si joyeux. Petite reine silencieuse que l'on dit si posée, mais qui en fait, ne rêve qu'à jouer, courir, s'épancher, s'étirer, s'enivrer de tout, se grandir... Elle respire les parfums, car elle en est l'aimable rose, ses pensées sont si douces. Elle boit ce que l'on dit avec vivacité, et puis elle entonne des mélodies et les mélange à ses rires comme autant de mélopées...

Elle est parfum léger, bouton de rose, insaisissable petit elfe, fragile comme une aile de papillon, elle est l'évidente vision de l'amour, la concrétisation d'un songe inaccompli... Son petit cœur bat au rythme de toutes les harmoniques de l'enfance. Tout est, pour elle, éblouissement, découverte. Ses oreilles à l'écoute des moindres bruits, des plus petits cris d'oiseaux, restent entr'ouvertes pour capter la beauté des sons et des spectacles les plus parlants, mais aussi pour se charger de rêve, étincelles, poudroiements d'or, magiques silences, crépitements, lieux de délices aux senteurs de paradis... Bonheur candide, élan de vivacité, juvénilité au cœur battant, tant de

chemins à faire, de traverses fleuries, de plaines et montagnes, mers et lacs à traverser...et surtout cette merveilleuse sensation d'être portée sur le long baiser des vents les plus rassurants et les plus chauds...

Rosalind se sentait ainsi si multiple, si intense, si pleine de mouvements, d'envie de faire, et de défaire, petit ange incandescent, petite fille croquant, à belles dents, la vie !... Mais si sage en apparence, à l'image de ce que sa chère mère très victorienne lui demandait d'être, très posée, souriante, ne contrariant jamais personne, petite poupée immobile, rendant des visites aux grands amis (leur hauteur la laissait perplexe) de ses parents des avocats, des hommes d'affaires. En dépit de son jeune âge, elle avait saisi très vite les jeux et les obligations liés au bon fonctionnement de l'existence, subodorant tous les combats menés par les grandes personnes pour se faire une place au soleil, cet astre fait pour chacun de nous au fond de nos cœurs de solitude.

Cependant, cette petite fille aimait aussi être seule et rêver à son aise...

Oh douceur candide de l'enfant, qui découvre sa petite cambrure aérienne dans un miroir, et emprunte, en l'absence de sa mère adorée, les strass et rouge à lèvres pour être aussi ravissante et éblouissante que celle-ci, se regardant avec admiration dans le reflet de la grande glace de la salle à manger après avoir bu des gorgées de liqueur tourbillonnante cachée dans une crédence ancienne !...

Mais aussi parfois se levaient des profondeurs de l'âme enfantine des langueurs et des angoisses secrètes... Que cherchait-elle cette petite fille, qui terminait toutes les coupes de champagne des invités après de grandes fêtes mémorables ?...

CHANT VIII

PAVANE POUR UNE VIE DEFUNTE

Rosalind a souffert, tant et tant, de la séparation d'avec sa terre natale sans rien en dire... Son ressenti fractionné, dispersé, fait d'elle aujourd'hui une petite femme fragilement mûre qui répugne à être quittée ou plus, abandonnée... En effet, n'a-t-elle pas connu, subi le grand chaos du divorce de ses parents, puis le naufrage de son « Atlantide » à elle, son merveilleux pays d'amour... Comment n'être pas porté à se cacher, pour mettre hors d'atteinte cette sensibilité à fleur de peau, pour ne pas aller au-delà de l'altération plus offensive... si ce n'est en se repliant dans les feuilles de son âme lézardée.

Les circonstances de la guerre d'Algérie ont donné à la petite fille le courage d'être ! On ne pourrait comprendre pourquoi, si ce n'est certainement la résultante de l'ambiance particulière due à ces atmosphères terrifiantes d'où émane et s'impose l'odeur insoutenable de la mort...

*QUITTER ? Est-il possible de le faire sans se quitter soi-même ?
O douleur intense de l'amputation d'être ! O césure complète, silencieuse initiation au malheur... Où trouver la force de résister à l'appel de l'abîme et vouloir exister ? ...*

Réunir tous ces morceaux de moi éparpillés par le malheur qui frappe déjà et me saisit au cœur même de mon enfance magique... Petite mère courage prête à surmonter tous les obstacles lorsque ma mère nous réunit un soir, mes petits frères et moi, pour nous faire la confidence du triste devenir qu'elle ne

pouvait supporter seule. Et pour la rafraîchir et la réconforter, nous la caressions avec des petits morceaux de ouate parfumée de lavande.

O mère affolée, c'est en ces termes que tu nous confias tes craintes et les bouleversements qui affecteraient bientôt nos jeunes existences :

« Nous allons partir en France, à Marseille et rien ne sera plus jamais comme avant... Nous vivrons avec vos grands-parents dans un appartement de quatre pièces qui appartient à grand-père là-bas... Ce « là-bas » tombant comme un caillou lourd de conséquences dans nos imaginations enfantines ; c'est pourquoi je t'avais répondu car j'étais la plus grande des trois « mais non, maman, ne crains rien, si nous allons à Marseille, nous verrons Fernandel, et il nous fera beaucoup rire ! »..... Colmater la brèche, soulager la peine, tu savais, petite fille, déjà le faire par tes enfantines prévenances, cette amabilité affable d'un cœur sensible au désarroi de l'autre mais qui, dans un même temps, l'aspirant de tout son être, reçoit le pouvoir divin de l'apaiser.

REPARATION DANS L'AMOUR

Ce que l'on croit à jamais perdu, défait, se trouve peut-être à portée de main, à portée de cœur, c'est le goût du bonheur, cette propension à aimer qui vous redonne la force de vivre, la volonté tenace de ne pas se couper de la vie, de lui prodiguer chaque jour toutes les attentions que l'on accorde à une fleur précieuse et fragile pour qu'elle ne meure pas ! De même à ceux qui nous entourent. N'est-il pas nécessaire pour avancer soi-même, vivre pleinement et

avoir sur les autres un regard plus humain d'essayer de comprendre et de pardonner ?

. Même, si tout vous paraît, trop souvent dur, ardu, peu conforme à vos aspirations profondes, le fait d'être bon avec soi-même a pour effet de nous amener à envisager différemment les déplaisirs rencontrés. Alors, curieusement, et d'autant plus que la souffrance est plus profonde, tout devient plus beau, plus pur et vous savourez plus intensément le rayon fugitif d'une joie qui passe.

N'en doutez pas, les bons moments, les chers, les suaves vous seront rendus un jour... il vous suffit d'être toujours en accord avec sa bonté intérieure, en ouverture complète sur son moi, pour pouvoir accueillir l'autre dans ce qu'il a de meilleur. Pour lui aussi, les portes de la vie déboucheront comme par magie, sur le tendre, le compris, le pardon !...

Ainsi, en mes jeunes années, il me fut donné de déchiffrer assez rapidement les diverses strates de l'existence, étape qu'il m'était nécessaire d'accomplir, afin d'avancer et de m'engager dans le combat intéressant de la vie, comme un sportif de haut niveau, c'est-à-dire en mettant la barre toujours plus haut. Si, grâce à mon jeune âge, ces pensées étaient les miennes, il n'en fut pas de même pour mes grands-parents lorsqu'ils arrivèrent à quai : j'ai conservé une vieille valise qui parle de leur disgrâce, leur cœur n'avait plus la force de la continuité...

Ils n'avaient hélas plus de projets pour eux, ni pour nous. Ils prirent le parti de se retirer de la vie sociale dans leur petit appartement de l'avenue de Mazargues à Marseille, rythmant leur vie tristement.

Mais moi, je voulais, même si j'en voulais à la vie !...

Durant son enfance à Alger, Rosalind a participé aux activités des « Ames Vaillantes », association catholique, jumelle côté filles des Scouts de France et des Cœurs Vaillants. Vêtue de l'uniforme obligatoire, béret, blazer, jupe plissée bleu marine et chemisier blanc très amidonné pour la circonstance, elle s'y rend chaque jeudi. Là, elle y apprend la droiture, le sens de la loyauté, du respect de soi et des autres, assujettie aux règles strictes du groupe. Excellente préparation pour l'avenir. Mais ce n'est pas sans ombre au tableau : la petite fille solitaire et, rêveuse, souffrait un peu de la promiscuité avec les petites bourgeoises d'Alger. Celles-ci, en particulier, n'avaient pas comme elle, à sa connaissance, un père absent de leur vie. Aussi, ne parle-t-elle jamais du sien, ne le citant jamais, n'osant évoquer celui qu'elle ne pouvait rencontrer qu'à la sauvette, tel un amant de passage, comme si elle avait rendez-vous avec un fantôme, un voleur ou bien même un criminel. Rencontres interdites par son grand-père maternel qui avait pris la place de l'homme renégat qu'il lui fallait « oublier ou faire semblant d'oublier » pour ne causer de la peine à personne !

L'amour, elle le portait comme par instinct en elle, d'ailleurs n'avait-elle pas exprimé au grand dam de sa mère, le désir plus tard de soigner tous les clochards de la terre, et de les laver dans des baignoires parfumées, un regard surprenant sur le malheur des autres, une écoute de sa propre solitude d'être...s'étant inventé un monde complètement à part, comme sa communication exquise avec Michelin, son petit âne en peluche gris qui secouait tristement sa tête en forme d'acquiescement affable. Elle adorait ce petit animal au doux pelage de soie grise, dont elle ne se séparait guère, et le soir, elle réunissait son peuple de lutins, de poupées, d'elfes, pour des confidences secrètes où il était souvent question du bonheur... Dans son monde de petite fille, la fantasmagorie donnait des joues rouges aux poupons déconcertés, les livres peuplés d'êtres merveilleux tournaient tout seuls leurs pages dans un bruissement d'ails d'oiseaux et même les coquillages

racontaient la mer. Elle parlait à voix basse, envoyant des baisers à des princes vaillamment victorieux, revenus de leurs impressionnantes épopées sur leurs splendides chevaux à la blancheur éclatante ; elle les voyait venir vers elle, pour s'agenouiller devant ses petits pieds d'ambre, et lui poser un baiser très doux du bout de leur lèvre prude sur sa petite main gentiment tendue vers eux !

Ainsi, se créait-elle de mille et une manières un monde d'ombres et de lumières, pouvant échapper de la sorte aux agressions extérieures les plus graves. Sans ignorer pourtant qu'il se passait en dehors de cette sorte de tour d'ivoire des drames devenus inévitables, comme par exemple l'explosion du « Milk bar » de la rue d'Isly, où, durant toute son enfance, elle allait déguster avec délices des glaces à la chantilly surmontées d'une cerise glorieuse posée là avec gravité... Nouvelle désastreuse pour elle : plus question d'aller savourer ces merveilles. Elle en ressentait comme une offense personnelle : pourquoi la priver ainsi brutalement de ce bonheur suprême à bien des égards, cette volupté liée au goût de la dégustation et de la joie des papilles mises à nu ?

Plus le danger se développait imperceptiblement perçu ça et là, plus la petite fille s'inventait des univers singuliers discrètement élaborés dans son esprit épris de beautés et de contemplations. Songeuse, elle puisait dans son énergie profonde la lecture du destin, elle pressentait une transformation de sa vie sans pouvoir le dire ou l'exprimer à quiconque. Il y avait entre elle et ses parents, entre elle et les adultes, un mur, une division, une impossible communicabilité. Il lui fallait rester dans son monde d'enfance et vaincre seule ses désespoirs !

Elle prit ainsi pour jeu amusant la récolte (collecte) des paquets de cigarettes qu'elle ramassait avec son petit panier en plastique lors de l'explosion d'un magasin soufflé par une bombe, ignorant qu'il s'agissait de la conséquence de celle-ci. Petit à petit, tant de choses semblaient démesurées pour elle malgré tout... : dans l'immeuble jouxtant celui de son grand-père, des amoncellements de livres laissés là par leur propriétaire montraient leur

abandon brutal, pages déchirées ou ouvertes, violées par les regards indiscrets, impitoyables monticules de pensées inédites que la petite fille aimait tant car elle trouvait sacrée la lecture des livres... Aussi, se mit-elle à les caresser comme pour les assurer de son amour profond qu'elle leur portait !

Comment ne pas prendre contact avec la violence contextuelle de la guerre, comment ne pas subodorer l'horreur suggérée... Pour l'enfant, rien n'engendre davantage l'angoisse que ces non-dits. Leur 'aura' devient pour lui un univers menaçant et monstrueux ... Ne savais-je pas que toi, ma belle ville, tu me quittais aussi pour d'autres drames inconcevables, d'autres avenir bien sombres, lorsque, pour la dernière des dernières fois, tu m'envoyas tes derniers baisers de rupture inconcevable. Oh combien je t'aime mon Alger, ma frissonnante amie, même si nous semblons nous être perdues de vue, mon cœur est resté en toi et par toi, sens ses battements joyeux à ton évocation.

Se réunir en soi !

L'amour que je te porte est là, immuable, fidèle en moi. Tu es présente, ainsi qu'une amante éternelle. Je connais tes rues déversées de part et d'autre de ta ville vieillie sans aucun doute, je cours encore sous le grand tunnel que tu connais, je viens dire des mots aux poissons rouges du jardin d'essai, monte les petits poneys robustes, mange les oublis en gaufrettes dans les jardins inondés de lumières dorées...

Souvent, je te rends visite dans mes songes. Tu m'ouvres alors toute grande tes portes au cœur ouvert du souvenir sans aucune retenue. C'est cela l'amour être toujours dans cet état d'ouverture d'être. C'est pourquoi je ne connais pas la rupture imposée par les hommes qui l'ont décidée pour nous, elle m'intéresse si peu en vérité, nous n'en n'avons vraiment rien à faire, ni toi, ni moi ! Seul importe le sempiternel de l'esprit où tous les rêves sont eux permis !

... Petite fille blessée, toi qui connais les cruelles entailles faites à l'esprit, l'ébranlement mortel de la confiance en soi, l'épouvantable chaos des séismes de l'existence. Sois douce et encore plus douce avec toi-même, donne toujours ton

*cœur aux autres en leur murmurant des paroles d'amour, d'espérance, soutiens
le faible, accueille la souffrance dans tout ce qu'elle renvoie de beauté d'être !*

CHANT IX

CHANT DU DEPART APRES AVOIR VEILLE AU SALUT DE L'EMPIRE

1962 fut, certes, une date fatidique, mais le fantastique l'emportait toujours, pour l'enfant que j'étais. La guerre incompréhensible pour ceux qui aimaient leur terre d'origine s'était ébranlée progressivement engendrant mille maux. Mais peu importait puisqu'ils l'aimaient de toutes les fibres de leur chair, de tous flux impétueux de leur sang déjà offert, et coulant derechef, comme s'il leur fallait toujours prouver leur amour de la patrie, la belle que voilà, qui allait les refouler impitoyablement, encor et encor, les rouler dans sa bave de crapaud indélicate ! La chanson de Sardou est admirable de sens et d'éloquence :

« NE M'APPELEZ PLUS JAMAIS France, LA France ELLE M'A LAISSE TOMBER!... » Quelle vérité, d'autant qu'au moment où j'écris ces lignes, nous sommes en pleine préparation des élections présidentielles, et tout le « bête show » des femmes et hommes politiques me fait mourir de rire !.....

A part la conquête du pouvoir, ne sont-ils pas tous prêts à vous larguer le moment venu sans vous demander votre reste. Savez-vous qu'à ce jour, le voile impudique du mot « pied-noir » commence à se lever imperceptiblement, encore trop tôt, encore trop ci, encore trop ça !... comme diraient certains « ni apologie, ni repentance... » ?

Mais moi, je n'ai pas oublié !

*Croient-ils vraiment que j'ai pu leur rendre les clefs de ma ville natale ?
Non !*

Les plus précieuses, les plus magiques, ils ne les auront aucunement, car je les garde dans les tiroirs secrets de mes rêveries profondes, de mes drames silencieux, de mes nuits lumineuses, de mes songes indéfectibles. Voyiez le pavoiement de mon drapeau de fidélité à Alger, ma ville, mon pays !

Ils nous ont infligé tant de peines, oubliant les descendants de ces victimes que furent nos familles éclatées, disséminées, démembrées sur leur « belle » terre « d'accueil » !... Mais nous sommes là bien vivants, bien prêts à leur jeter à la face les faits qui découlent de leur abjection !...comme autant de flèches empoisonnées sur les cibles qu'ils nous présentent!

Coucou souriez !

Hélas, pour eux ! Rosalind s'apprête à rendre grâce à la mémoire de ceux qui lui furent très chers, avec une redoutable ténacité, voici ce qu'elle vécut, et qu'ils pensent, pour elle « oublié » !...

Non, je n'ai pas oublié : Alger tu es là dans mon cœur, immortellement belle, sanglotant à nos départs, à la dérive de la hideur des exactions fomentées en toi, et contre toi et nous, Français et Arabes confondus, autant de traces de la haine ambiante...apportée de l'autre côté, de cette métropole ignorante de nos faits et gestes.

Souviens-toi Rosalind ! Réveille ta mémoire !

Reviennent alors me ressaisir, les effluves Alger, de ta mer, perpétuellement iodées, les vaguelettes vaporeuse ineffablement, les ombres délicieuses des grands arbres, les promenades des allées majestueuses, l'ardente étreinte de l'astre royal du jour, la grâce des allées de gravier blanc, la distinction hautaine des beaux immeubles unis dans un coude à coude silencieux , les avenues et les routes entrelacées et leurs joyeux soupirs, les

sauterelles impromptues, les eucalyptus aux senteurs pénétrantes, les palmiers chevelus, les chemins poudreux menant aux campagnes sereines et fécondes, s'unissant en un immense éden tropical absolument incomparable !

Se détachent, encor et encor, des images anciennes : celle, sereine de la ville dans les années 1950 se fait mémoire vivante, en même temps que superbe réalité, celle des dames, belles comme des anges aux grandes jupes tourbillonnantes, les cheveux remontés en opulents ou gracieux chignons, allant élégantes par les rues proprement alignées, hochant la tête avec distinction au bonjour aimable d'un voisin, celle des belles baigneuses en maillot une pièce, aux formes voluptueuses de l'époque, glissant majestueusement dans les ondes chatoyantes d'une mer chaleureuse, les accueillant dans son ventre de bleu cristal avec un bruit d'ailes à peine défroissées...

S'acheminent lentement, au loin, les grandes processions d'enfants et de belles personnes bien habillées, le dimanche, pour se rendre à l'église Saint Augustin. En haut d'une rue, j'en revois le clocher qui surplombe la cathédrale. Son curé fut mon parrain : à l'époque, mon père fréquentait assidûment les églises en raison de sa foi profonde en Dieu ! Et, détail qui me fait sourire encore maintenant, il choisit parmi les convives, treize prêtres pour le grand repas de baptême de mon dernier petit frère.

Pourriez-vous concevoir ma souffrance de la séparation d'avec ma petite enfance, perte irréparable d'odeurs, de couleurs, de senteurs, d'évocations, de petites compagnes de classe, et cette ville, ma ville, mon pur terreau natal disparue à mes yeux, perdue à jamais ?

*Pourriez-vous ouvrir un peu votre cœur pour recevoir en intime confiance, une invitation à méditer ce vocable d'une intensité infinie : **Alger la Blanche.***

C'est bien la ville la plus douce que je connaisse. Une ville qu'on appelait le petit Paris, et qui, du jour au lendemain, vitriolée, enflammée, défigurée, connut les horreurs de la guerre. Ne fut-il pas tout à fait normal que ceux qui l'aimaient, la défendent, cette terre qu'ils avaient fait leur de génération en génération ! Absurdité des gouvernements pourrissant tout, détruisant jusqu'à la confiance en l'homme, broyant les descendances dans leur machine à faire le mal, balayant tout sur leur passage tels des raz-de-marée, sans pitié aucune ! Ayant tous plus ou moins pris pour devise, l'absurde proclamation : "Du passé, faisons table rase". Du moins lorsque cela leur semble opportun.

Je viens jeter sur toutes leurs laideurs, des pétales de splendeur cueillis aux champs de ma mémoire d'enfant, qui reste vivante par-delà les drames. Ne me suffit-il pas de clore très fort mes paupières, de fermer mes sens aux banalités quotidiennes pour surprendre la poésie des flots léchant amoureusement les contreforts de ma ville de naissance, l'harmonie des paysages engendrée par la beauté du temps, si chaud, si rayonnant : luminosité de nacre, ailes de papillons diaphanes, sculptures invisibles de l'air limpide, crissements légers des grands bateaux accostés à quai, qui ont du mal à se détacher de leur enclume d'ébène et d'airain souverain !

Oh ! Légèreté des zéphyr, des pluies fines infiniment cadencées sur les trottoirs malicieux, souffles des chants de mers rythmant les déchargements laborieux et musclés des cargaisons lointaines...mouvements alternatifs des hommes affairés, flâneries sans errance véritable vers des lieux de connaissance, kiosques impériaux aux lanternes éblouies, glissements paresseux des pas sous la chaleur étouffante des siroccos, panoramas féeriques faits pour des scénarios inédits, contre-ut et rires stridents des mouettes en hommage à l'incomparable magnificence d'Alger... goût de la fête, des distractions, des amusements divers et variés, merveilleuse scène de théâtre où se jouent tous les rôles de la vie !

Je veux être ton meilleur metteur en scène sous les projecteurs précis : voir encore une fois tes berges moussues, tes habits de lumière, ta hauteur si racée, ton goût parfait de la blancheur immaculée. Reine des reines, on ne peut t'inventer, tu traces des chemins aux creux de mon exil. Vois, je reviens vers toi, par tous ceux que je connais. Au-delà des impossibilités du tangible et de l'actuel, vers toi, ma reine, n'ont jamais cessé de voler mes pensées! Me voici régénérée à ton évocation, à ton image sublime, je refais avec toi le plus doux des voyages de l'amour !

Pèlerinage noté dans mon carnet de bord, je pars pour tes contrées, toujours sur les ailes des anges, plus souvent que l'on ne croit, même si la Provence a cru que je lui appartenais pour toujours, et que les pages du livre du souvenir s'étaient à jamais refermées. Je suis de tous tes voyages du cœur à jamais !

CHANT X

MENUET DU SOUVENIR OU CHANT DU CYGNE ?

J'ai conçu, sans rien en dire, durant toute mon adolescence, à travers des poésies, des petits vers trébuchants et aimables, des couronnes de tresses au sentiment de mon appartenance à un autre monde, comme pour en conserver l'essence même et toute la solennité. Je suis toujours sous la forme de « l'ailleurs », d'un côté ici et là, et de l'autre côté, mon esprit s'envole pour un idéal auquel je tends, quittant l'espace d'un moment ce qui m'entoure pour des rêves incompris, mais qui m'offrent leur intensité et leur noblesse.

Le sens de ma vie prend sa source dans « le prendre le large » à chaque fois que l'occasion m'en est donnée, pour méditer, penser, garder mon identité profonde, comme autant de grands coquillages précieux et sacrés qui chantent de leur voix grave et océanique, l'exaltation de la Méditerranée, la mienne ! D'où l'importance de cette échappée magique, pour retrouver mon individualité. Je ne peux me séparer de mon terreau, il est omniprésent en moi, d'essence divine, et en ce sens, ceux qui ont essayé de m'arracher à ma terre n'y sont parvenu que dans l'ordre des apparences, mais non pas dans celui du sacré qui est l'ordre de l'être et donc de l'ETERNEL...

Le menuet gracieux auquel Rosalind vous invite, parle des mouvements élégants des vagues venant se mourir sur les bords de mer, avec des déploiements de grands oiseaux mystiques venus des courants profonds et redoutables des hautes mers, portant sur leurs aériennes architectures la splendeur indicible de leurs perpétuelles et constantes ondulations.

Il en est ainsi du grand oratorio des vies brisées par des guerres indécentes qui finalement, n'auront de cesse de vous hanter, surtout lorsqu'elles auront ébranlé votre enfance, source inépuisable des angoisses à venir,

sournoisement retardées, terrains minés, bombes à retardement, prêtes à exploser un jour à la faveur du moindre grain de sable ! Avenir assombri définitivement de tremblements, de peurs paniques inexplicables et la torture insoutenable de n'être pas seule victime expiatoire de l'atroce injustice.

Regarder l'indicible malheur n'est pas chose facile, mais aujourd'hui la petite Rosalind a posé chaque pierre de souffrance l'une sur l'autre, jusqu'à en bâtir un muret de défense, bétonné de l'extérieur pour ne plus mettre son cœur à nu, pour ne plus sentir l'inconsolable, l'offense, le criblage de leurs balles sillonnant violemment, l'espace d'un moment, la traversée de l'air transparent, sa respiration, ses embruns, son instantanéité, sa douceur en spirale, leurs affronts indécents aux pieds de tous nos drames. Si vous n'êtes pas passés par là vous ne pouvez avoir idée de tous les prolongements du brutal cataclysme, la cristallisation jusqu'à la fixation d'une obsédante douleur qui poursuivra tous vos chemins de vie

. Combien de force, il vous faudra alors pour redresser le pauvre mât de votre vaisseau fantôme garder fidèlement le cap pour éviter, une fois encore, d'être perdue corps et biens, pour dresser fièrement le pavillon et rester tout simplement debout contre vents et marées ligués pour vous faire vaciller. A combien de volonté divine, combien d'acharnement, combien de puissance intérieure, vous faudra-t-il faire appel, pour ne plus succomber aux strates latentes de la douleur ?...

CHANT XI

RONDO DU CHAPEAU DE PAILLE

Je nous vois partir en goguette, ma tante Marie-Rose et moi, vous tenant par le bras, avec fierté, arborant la parure incontestable d'un joli chapeau de paille, ombrant mon visage et le mettant à l'abri des rayons de l'astre trop lumineusement martial, s'entêtant à nous inonder de ses feux tout au long des journées. Aussi bellement parée que mes personnages de conte de fées, ou d'un livre de la comtesse de Ségur, j'allais tout heureuse près de la belle dame aux robes élégantes, moi, petite femme opalescente, de bonheur comblée...

C'est là que ma coquetterie vit le jour, mais aussi mon culte du beau, de cette recherche permanente d'harmonie qui me poursuit encore aujourd'hui, peut-être pour échapper à ce qui est dissonant, laid, comme la guerre...

Nous prenions le trolleybus, le hélant au passage. Je me souviens des tickets précieusement serrés dans mes petites mains. Nous traversions, ainsi, des rues ou des boulevards, l'étrange véhicule retenu par un fil telle une grande libellule verte, glissant sur ses cordes de soie, s'arrêtant quelquefois, pour permettre la descente de ce grand corps essoufflé : grimper sur les hauteurs de la ville, d'escalader ou de dévaler les pentes, sans s'essouffler un peu... Le bringuebatement de la grande sauterelle de fer faisait trembler mon chapeau de paille, si joliment posé en signe de féminité. C'est ainsi, qu'un jour une personne félicita ma tante de la beauté de sa petite fille, celle-ci répondit que j'étais sa nièce, et, paraît-il que je lui en fis le reproche édifiant, pourquoi n'avoir pas dit que tu étais ma maman?... Car dans cette période là, celle-ci était souvent absente de ma vie pour des raisons obscures, indéterminées. C'était bien lourd pour la petite fille, après l'éclipse d'un père trop occupé par ailleurs, d'assumer maintenant celle d'une mère souffrante sans doute. Je sus

plus tard qu'elle avait fait un séjour dans une maison de repos tenue par des religieuses bienveillantes.

On me confiait à ma famille paternelle aux petits soins pour moi. Faveur particulière, l'évier de la petite cuisine où ma grand-mère italienne découpait des pâtes silencieusement, et où, je brûlais de longs spaghettis crus sur les feux de sa cuisinière, pour les croquer même brûlants, m'était aussi attribué pour ma toilette !

De tous ces souvenirs, celui-ci m'émeut particulièrement, car c'était là, vraiment un lieu particulier, que cette petite cuisine. Une chose est sûre, c'était le cœur de l'appartement, d'où flottaient agréablement mille et une odeurs délicieuses. Là aussi que prenait vie mon étonnement, à chaque fois, de voir mon grand-père cacher dans un grand vase au cristal vert pâle, des pièces d'argent, chose bien singulières pour la petite fille que j'étais...

Quant à être aimée autant que je le fus là, je dois dire que j'en retiens encore mon souffle, tant cela était fort, émouvant, premier enfant à qui l'on cède tout, avec une affection toute particulière manifestée par une attention de tous les instants. Marie-Rose, c'était l'initiation à la parure, l'autre tante, Anne-Marie, méritante institutrice sortie de l'Ecole Normale d'Alger, louable, parce que s'étant faite toute seule, ses parents ne parlant pas le français, me fit étudier et fut très attentive à mes lectures et à mes jeux. Ce fut elle qui, cheftaine principale, me fit entrer aux Ames Vaillantes. Grâce à cette tante, j'entrepris également de me plonger dans la littérature, confortée par un certain esthétisme ambiant, je pris du bonheur à lire et même dévorer des pages, avec le pressentiment que mes espoirs de vie étaient là... et, que vraisemblablement, ces livres seraient les merveilleux compagnons de mon avenir, me permettant de multiples échappées splendides à travers mythes et légendes. Lorsque ma chère tante me lisait certaines pages, je voyais se dérouler des images, plus belles les unes que les autres, et passer les êtres et les paysages comme autant de tableaux enchanteurs, parés de couleurs féeriques, inoubliables. Tante Anne-Marie

effeuillait chaque page légère de sa voix caressante. Ce fut alors, comme par magie, grâce à la clef de mon imagination, que s'ouvrirent devant moi, toutes grandes, de la manière la plus lyrique qui soit, les portes cachées des grandes périodes de la vie !...

Musique, littérature, danse, chant, culture de l'émotion toujours extériorisée, comment ne pas devenir artiste diplômée dans ce premier âge ? Comment résister à l'appel des muses penchées sur votre berceau de feuillages, dans des parfums de jasmin, ne pas s'ouvrir aux poétiques sensibilités de l'âme désireuse, et désirante...et, pour toujours, en attente de l'imprévu, de la soudaineté, à sautiller en tous sens, résolue à aimer de tout son cœur d'enfant aimable ?...

Sensibilité, le mot est lâché, s'émouvoir des escargots ramassés dans la boîte en carton et, sur des nids d'ouate, délicatement posés, et, soudai, ne plus les revoir : autant de semelles d'absences... Le pourquoi resté sans réponse, comme un grand point d'interrogation doré inscrit dans l'azur !

Mais nous ressortirons bientôt notre chapeau de paille, pour aller par les rues, coquettement bras dessus, bras dessous, en chantonnant assurément, preuve de notre joie, portant des gerbes de fleurs ou des couronnes de roses afin de fêter notre pureté d'âme et de corps. Nous parlerons à l'invisible, à la grâce des fontaines, à la corde sautillante dessinant des grandes roues d'arc-en-ciel, joueront aux cerceaux intrépides, écoutant le vol des abeilles dans le miel de leur moindre balbutiement. Rêve, rêve petite fille, demain n'est pas encore, et c'est tant mieux pour toi !

Vois l'ombre des prés, ennoblis de sa sombre livrée, jouant avec les couchers du soleil. Sens quelle suavité t'envahit toute lorsque tu goûtes à ton pain au chocolat parfumé, lorsque tu bois, non seulement des yeux, mais de tout ton être frémissant, ce qui fera la toile de fond de ta vie, c'est-à-dire, un monde à nul autre pareil...

Le chapeau de paille somnole au creux de ta mémoire, avec ses rubans colorés. Tu n'as fait que le poser sur l'autre rive de ton existence. Il est toujours là, présent, à peine dépaillé. Tu le remets souvent pour que l'on ne te voit pas vraiment, abritant ton regard impérissable sous son ombre flottante... Ainsi sont les chapeaux de paille, non seulement élégants, mais encore surprenants de protection. Petits couvre-chefs légers et futiles à première vue, ils se portent avec joyeuseté, et même désinvolture, donnant à votre image une pointure de plus, telle la finition d'un ouvrage, une étoile posé éclairant doucement un front pensif, le couronnement jaune pâle des fées...

On peut même cacher ses larmes derrière les pans du chapeau aimé, et les laisser couler, sans se faire voir pour ne pas inquiéter, juste pour ne pas dire... Ainsi, grandie des joies et des peines, qui sont nos lots aussi de petite fille, nous irons par les belles avenues de l'espoir, en hochant la tête au-dessus des épaules du destin !

Mais pour l'instant, encore au pays d'hier, assises gracieusement dans une barque de vieux bois, nous laissons nos doigts blancs fendre les ondes douces, et je vois en reflet charmant, mon chapeau de paille agiter ses longs rubans de satin sous les caresses de la brise.

Et aujourd'hui encore, lorsque je me penche sur mes souvenirs glissant au fil des eaux du temps, je distingue, dans les ombres naissantes, les pastels délicats de mon chapeau de paille qui m'envoie un ultime baiser.

CHANT XII

LES MYSTERES DE ...LA QUINCAILLERIE

Comment oublier, sans que perle une larme, la petite boutique fascinante.

A peine, son seuil carillonnait-il de joie à ma vue que tout un monde singulier d'essences subtiles et pénétrantes m'accueillait : d'énormes bocaux s'ouvraient sur des liquides mystérieux, aux couleurs plus chatoyantes les unes que les autres. Délicieusement chatouillé, mon petit nez frémissait et mon cœur s'emplissait d'une béatitude ineffable ; j'errais, intrépide, de découvertes en découvertes à travers ces arômes tenaces, jusqu'à ce que, soudain, des émanations ammoniacales terrifiantes croisent les mélopées de lavande légère, note troublante amplifiée par la pureté de l'instant !

Mais ce n'était pas la seule

Etrange réminiscence de la subite apparition : venue des tréfonds de la mystérieuse boutique arrivait une petite dame boitillante, juchée sur sa monstrueuse chaussure enroulée comme une méchante plante à l'un de ses pieds, pied bot qui n'avait rien de beau, loin de là !... et dont l'extrême laideur me laisser pressentir la vie dans ses réalités maléfiques.

Par bonheur, dès que le regard ne se portait plus sur la monstrueuse déformation vers laquelle il était immanquablement attiré, il était retenu par la douceur et la bienveillance d'un beau sourire, bienveillance soulignées par les délicates lunettes qu'on aurait crues cousues depuis toujours sur le nez. Quelle

singulière petite dame, sortie de derrière des échafaudages étincelants de boîtes, de zinc, de taillanderies, de balais, de matériaux en tous genres, échevelés comme autant de diabolotins, petite dame si sympathique dans mon souvenir, mi-sorcière, mi-magicienne des lieux : amie de maman !

Mais oui : lorsque j'y pense : c'est bien là, que prirent vie, dans ce chaos magique, tous les sortilèges, toute la féerie d'être, tout l'enchantement de la vibration puissante de l'être profond, tenue par un fil d'or invisible ! C'est là, que je fis les plus belles découvertes : initiée aux mille et un parfums indéfinissables...

*Tout un petit monde enchanté jouait à chat perché au fond de la remise : polka moqueuse des boîtes de métal, ensorceleuses aux comiques étiquettes, bals masqués , gais rendez-vous des plumeaux empanachés, des fleurs maniérées de pacotilles dans leurs plastiques décollétés et de jouets multiples et variés, fantasia de lumières et d'ombres enchanteresses s'aiguissant aux secrets ensorcellements des couteaux dans le jeu des rais dorés d'un soleil hésitant...
Monde de l'enfance, ô paradis perdu, "lost paradise", je suis heureuse de te retrouver intact, aujourd'hui, dans mes rêves !*

Au passage d'un parfum rieur qui me frôle, voilà que resurgit tout le petit peuple des minuscules clous d'argent brillant dans leurs coupelles, des bobines de fils multicolores, alignées sagement dans le velours de leurs écrin et, près d'elles, de petites cordelettes et des attaches de toutes dimensions posées ça et là dans un désordre artistique et plein d'humour. Puis des liquides silencieux, dormant dans leurs nacelles de verre, immobiles mais prêtes à laisser échapper leurs fluides...avec le léger reniflement de quelqu'un que l'on dérange...

Voici donc que renaît tout cet univers fantastique, plein de rires discrets et de chuchotements tendrement joyeux.

Voici qu'opère de nouveau l'alchimie bienfaisante d'une ambiance singulière, magie impérissable de mon enfance !

Voici que monte de nouveau en moi, vers moi, vos effluves enchanteurs : vous voilà vétiver et jasmin aux enivrants parfums, et vous, eaux de Cologne aux senteurs pénétrantes et, plus loin, toi, violette si tendrement sucrée, et la fleur de tiaré doucement languissante...

Voici que, de nouveau, pour moi, le temps s'efface.

Voici que, de nouveau, je suis cette enfant émerveillée dans la boutique magique où tant et tant de petites voix parlent à son âme.

Paradis enfantin !

Venez m'y retrouver !

CHANT XIII

"O NUIT" ... OU LE GRAND CLOCHARD NOIR

L'immeuble de mon grand-père donnait sur la baie fantastiquement belle du port d'Alger, où s'étiraient nonchalamment des navires poétiques, livrés à la brise des mers ; au loin, sourdait comme un brouhaha de voix étouffées dans la brume marine, entrecoupé par les criaileries des mouettes dont les ailes se fondaient dans l'intense lactescence des vaguelettes... Tout était si harmonieux, le panorama d'une beauté indiciblement grandiose soulignait l'extraordinaire situation géographique de la ville, et, en contrebas, l'échancrure ravissante de ce port se détachant distinctement avec ses promesses de destinations multiples et l'horizon étiré à l'infini ... et puis la ville d'Alger elle-même en cet écrin, s'étageant en loges de théâtres et lui rendant hommage. Amphithéâtre baigné d'éternité par des requiem de soleil, et c'est ainsi, que la petite fille contemplait toutes ces œuvres encore inachevées, comme pour les imprimer à jamais dans son cœur, là, où naissent tous les bourgeons des fleurs à venir, là, où rien ne s'oubliera jamais, dans ce qui s'appelle la mémoire, une sorte de livret religieux et sensible. L'harmonie de tous ces paysages, de toutes ces perspectives était telle que la petite fille la respirait, l'aspirait intensément, dans l'assurance paisible de retrouver son cher spectacle chaque jour offert !

L'enfant a cette capacité merveilleuse de vivre le moment présent et d'en connaître toute la beauté, sans se projeter dans l'avenir ; par conséquent, il se trouve à même de vivre l'éternité !

Et celle-ci s'offrait comme un merveilleux cadeau !

La curiosité, l'observation minutieuse à la faveur desquelles l'enfant s'efforçait de découvrir tous ces présents, occupaient la majeure partie de son temps. Ainsi, découvrit-elle, au bas d'un côté de l'immeuble adossé à une forêt

d'eucalyptus montant vers les hauteurs de la ville, la présence d'un clochard à la peau noire, couvert de haillons grisâtres, misérablement troués. La stature de cet homme impressionnait l'enfant, bien dissimulée aux regards dans un angle du grand balcon.

Par respect pour celles-ci, sa mère lui défendait de se retourner, dans la rue, sur les personnes handicapées, La découverte de ces réalités, cachées jusque là à ses yeux, en prenait d'autant plus le goût du fruit défendu, attisant son invincible curiosité et décuplant ses dons d'observation.

Cet incroyable géant noir, à peine vêtu, effectuait de longues fouilles dans les poubelles. En digne fille d'Eve, elle attendait chaque soir, blottie dans sa cachette l'étonnante cérémonie

.L'homme venait certainement du monde des Ténèbres et il apparaissait à Rosalind étroitement apparenté à certains effrayants personnages, noirs de peau et de poil, rencontrés au hasard de ses lectures dans de nombreux contes. Et les héros de la Case de l'Oncle Tom, et Blanchette, le mozabite du quartier, chez lequel elle "fauchait", dans d'énormes barils, de petits anchois très salés, friandise dont sa mère lui vantait les vertus, étaient les seuls personnes à peau foncée qui lui fût permis de côtoyer.

Cependant, cet être, dénué de tout, lui bouleversait le cœur. C'est dans cette contemplation nocturne qu'elle éprouva soudain, malgré sa peur, l'envie irrésistible de lui porter secours, rêvant de le laver dans les eaux pures d'une grande baignoire, imaginée encore plus immense pour contenir tous les désespoirs de la terre dont elle aurait voulu enlever toutes les noirceurs, toutes les misères vitales... Sa vocation de "bon Samaritain " prit donc naissance en ces instants suprêmes.

Comment un être aussi misérable, aussi délaissé, pauvre hère auquel personne n'accordait un regard, excepté le sien, empli de compassion qui luisait comme une étoile, dans un recoin de balcon, pouvait-il arpenter ainsi les rues ? Elle ressentait toute sa solitude...

Aussi, le cœur gros d'avoir réfléchi à la question, l'évoqua-t-elle plus tard à sa mère effarée et de plus en plus convaincue d'avoir couvé quelque "vilain petit canard" dont il n'était pas encore évident qu'il devint, un jour, un beau cygne. Emportée par sa conviction, Rosalind lui exposa, non seulement son projet de laver tous les malheureux dans de grands bains parfumés, mais encore son désir de leur apporter toute son aide et sa profonde compréhension.

Alger pour elle, c'est donc aussi cette rencontre inoubliable et secrète avec le grand clochard noir surgi de la nuit.

Sans qu'il n'en sut jamais rien, ni personne du reste, son apparition avait suscité dans cette jeune âme, un je ne sais quoi unissant l'éblouissant étonnement devant cet être venu d'un autre monde et une immense peine cristallisée à jamais ! Cette expérience indicible, placée sur son chemin, ne pouvait être due au hasard, alibi trop commode pour ne pas nommer l'Auteur de toute existence.

C'était comme un clin d'œil que lui faisait la vie pour lui ouvrir les voies à venir, invitation à porter un regard lucide sur ce qu'on tentait de lui voiler : la vue en principe repoussante des êtres malheureux, contrefaits et souvent malodorants.

Mais, déjà sur eux s'arrêtait son cœur plus que son jugement : sur le port, un jour qu'elle dégustait avidement des arachides, sa friandise préférée, elle vit débouler un terrifiant cul de jatte, s'aidant de ses deux mains pour déplacer son corps difforme, le basculant d'un côté sur l'autre tel un monstrueux crapaud. Là, encore, son cœur s'émut : comment le soigner, lui donner deux jambes pareilles aux siennes, pour qu'il puisse se lever ? Quel coup de baguette magique, telle que celle qui transformait les citrouilles en carrosses pourrait libérer cette misère ? Où étaient donc les fées ?... Leur apparition se faisait attendre, mais l'imagination allait bon train : Rosalind créerait des maisons de réparation semblable à la clinique où sa mère lui avait dit qu'on soignait très bien ses poupées. Pourquoi ne ferait-elle pas de même avec ces pauvres marionnettes

désarticulées des rues, comme Geppetto l'eut fait pour Pinocchio dont elle adorait l'histoire...!

Chaque soir, notamment ceux des grands étés, elle revoyait son grand clochard noir qui lui était comme un vieil ami, bien que, lui, l'ignorât. Elle l'attendait, cœur battant, toujours aussi impressionnée par son lamentable aspect, par son accoutrement de pauvre misérable qui venait ramasser dans l'indifférence des hommes, son lot de richesses parmi les immondices et saletés en tout genre.

Paradoxalement, l'attirance qu'elle éprouvait n'avait d'égale que sa très grande peur de cet homme. En outre, tout portait à penser qu'il devait sentir très mauvais. Mais, étonnamment, toute cette misère s'unissait à de la beauté et son goût instinctif pour celle-ci rendait Rosalind sensible à l'admirable charpente de l'athlète.

Parfois, quand il dévorait sur place un festin composé de vieilles bananes trop mûres, ce misérable était bien dans la survivance avant tout, et cela lui donnait un aspect de folie hagarde, une apparence de bête fauve prête à bondir de ses, il ne leva la tête vers le balcon... et pourtant, comment pouvait-il ne pas se sentir épié par deux yeux brûlants, terriblement aux aguets de ses faits et gestes?... Mais non, il semblait dans son ailleurs à lui, dans cette terrible quête de survie, tel un animal qui cherche sa nourriture avec fièvre sans s'occuper de quoi que ce soit d'autre. Au seuil de l'immeuble élégant qui, jusque là, avait abrité son enfance. Rosalind sortait de celle-ci à grands pas.

Cependant du jour au lendemain, la guerre éclata : nous allâmes moins dans les rues, et évitions même les balcons : des balles sifflaient face à la montagne. Du jour au lendemain, je ne revis point l'homme splendidement miséreux : peut-être reçut-il un maudit projectile qui le fit tomber comme une grande masse noire...

L'indicible ne peut se vivre que dans l'intensité, dans l'étrangeté, dans ce quelque chose proche de l'ineffable. Une petite fille rêveuse, cachée derrière le

fer forgé d'une balustrade, contemple l'extraordinaire clochard avec cette curiosité dévorante des enfants !

Un jour vient où surgit de l'ombre et de la nuit un autre monde, on s'aperçoit qu'il est là, qu'avec lui on coexiste. On pressent comme une vérité absurde, l'épouvantable misère aux portes de la ville.

Petite fille indolente et rêveuse en apparence, mais toujours éveillée et émerveillée, sensible à son environnement, Rosalind retint de ce temps là tous ses silences, ses mystères. Et c'est sur les bords de cette Méditerranée tant aimée que prirent formes ses premières et impérissables émotions. C'est dans ce terreau propice que, s'étant fait sa propre idée du monde à partir d'observations personnelles, elle en arriva à pouvoir regarder les autres dans leur diversité sans les juger

Aujourd'hui encore, tu poses toujours un regard compréhensif sur ceux qui portent des haillons, que ces derniers soient physiques ou spirituels. Au fond, ne retrouvais-tu pas, une solitude parente de la tienne dans l'étrange conduite du grand clochard noir ? Et dans les déserts de ton enfance, consacrée par miracle au recueillement et à l'inspiration, comme une fleur parmi les fleurs, totalement abandonnée aux plus beaux jardins de la pensée !

CHANT XIV

NOUS N'IRONNONS PLUS PAR TES RUES ET TES JARDINS ENCHANTÉS, GENTILS COQUELICOTS, MESDAMES...

Voyez tous les sourires des fleurs ce matin, le printemps à Alger danse ses sarabandes, ses rondes parfumées se tenant par la main, si légères et en même temps, rêveuses... et laissez vous porter par les adagio allegro irisés exprimant, en toute plénitude, leur harmonieuse félicité !

Pétales délicats des lilas mauves, déversant leurs grappes odorantes tout au long des trottoirs aimés. Douceurs parme neigeant dans l'espace, soupirant sous l'haleine douce des roses poudrées et visités par de bourdonnants essaims, somptueux lilas agitant, par-delà les murs clos, l'élégance fluide et odorante de leurs bras graciles. Ne s'échappaient-ils pas de la sorte pour vous embrasser gaiement ?... Et comment oublier, comment ne pas entendre encore en "opus continu", les concertos ailés des oiseaux familiers ?

Qu'il était bon d'aller par ces rues accueillantes, vous précédant sous la moelleuse douceur du vent. Leurs détours vous offraient tant de surprises heureuses ! Rues de mon enfance vous faites encore elles palpiter tendrement mon cœur, à jamais envoûté par les admirables symphonies des floraisons printanières. Oh ! Tant belles promenades et précieux souvenirs !

Et vous alliez ainsi, parmi les notes de lumière, pastels de rose, de violet, teintes moirées, petites touches de pinceaux du soleil, et, pour fond de tableau, la luminosité, telle un feu d'artifice d'une indicible beauté ! Et, là, un miracle s'accomplissait, vous deveniez fleur, oiseau, parfum, astre de vie, onde d'air marine, source de lumière, caresse, douceur, multiple, infini.....méduse, étoile du ciel et de mer...

Voici ce qu'était le printemps à Alger. Oh ! Ces quartiers ravissants d'El Biar ! L'éclatant bouquet des villas, toutes plus belles les unes que les autres, sous l'offrande chaque jour renouvelée de leurs flots de fleurs, exhalant leurs exquis fragrances ! Enivrée de parfums, vous alliez, allègre par les rues, vous sentant plus belle, meilleure. L'enfant, que vous étiez alors, était conviée à goûter l'ombre des arbres, sur des petites places, qui pépiaient et gazouillaient gaiement. Combien il était bon ce filet d'eau précieux s'échappant des lèvres des fontaines dont vous rafraîchissiez votre petite main opaline ! Quel émoi lorsque parvenaient au creux de votre oreille ingénue, les embrassements des ramures exotiques enchevêtrées ou les interminables et intraduisibles colloques du peuple des oiseaux réuni là, au sommet du monument d'écorce et de verdure... Qu'importait... N'était-ce pas là jouissance de l'ouïe, des sens mis en éveil, douceur de l'ombre posant sur votre front sa main fraîche comme une source invisible, dans la quiétude veloutée de la halte !

*J'ai descendu dans mon jardin
Pour y cueillir du romarin,
Gentil coquelicot mesdames,
Gentil coquelicot nouveau...*

Ce chant fait renaître l'enfant que j'étais alors et qui, chaque fois qu'elle le chantait entrant de plein pied, j'ignore encore pourquoi, dans ce merveilleux jardin. La dernière note envolée, me restait toujours une certaine nostalgie et même une sorte de malaise que je ne me suis jamais vraiment bien expliqué.

Déjà le beau jardin n'était-il pas menacé ? Des interrogations, relatives à l'avenir familial et politique, assombrissaient votre front. Dans cet univers, si gracieusement floral, déjà le doute rampait parmi les fleurs. Aussi perdiez-vous de jour en jour confiance en vous devant l'incertitude de l'avenir et l'attitude

fluctuante des grands dont les motifs vous étaient absolument incompréhensibles et, partiellement voilés.

Alors, en secret, vous sortiez votre herbier, oubliant tout souci pour vous émerveiller de l'harmonie des feuilles, de toutes différentes par la taille la forme et la couleur, soigneusement récoltées au cours de vos promenades. Chacune portait sa petite légende. Fragiles et merveilleux trésors ! Que vous importaient en ces moments privilégiés, les ébats et les cris de vos jeunes frères, rompant le silence puisque vous étiez partie ailleurs, au plus profond de votre tour d'ivoire, petite fille !

Lors de grandes ballades à la campagne, le dimanche, toute joyeuse, vous alliez confectionner des bouquets champêtres et des couronnes de fleurs. Ainsi parée, il vous étiez la princesse de vos rêves, sans carrosse ni cheval certes, mais combien plus riche que cela, dans ces parures innocentes. Encadrant votre frais minois des cerises écarlates pendaient à vos oreilles et vous consacriez la souveraineté de votre grand chapeau de paille, en l'ornant d'éclatants boutons d'or. Alors, le port hautement princier vous passiez en revue les buissons qui applaudissaient sur votre passage ! Vous étiez à la pointe de la mode, de la séduction féminine...Mais le saviez-vous, Mademoiselle ? Oui, répondaient les écureuils, les marguerites et les lucioles, voyiez comme nous portons la longue traîne de notre reine universelle !

*Colchiques dans les prés...**1962** : fin des jeux sous le beau ciel de notre Alger natal.*

Les jardins, les rues n'étaient plus sûres : il nous fut conseillé de nous enfermer chez nous. Pour nous, les enfants cette situation imposée fut vécue comme une punition injustement infligée et, donc, encore plus douloureuse...

Privée de ses amies les fleurs, des gentilles coccinelles qui grimpaient sur ses mains pour lui porter bonheur, la petite fille se sentait étouffer ! Heureusement

l'herbier était toujours là qui ramenait Rosalind vers ce qu'elle aimait tant : ses amies les plantes.

Mais plus de chants d'oiseaux ou de gais appels dans les rues, seuls les sifflements méchants des balles et de grosses explosions qui faisaient sursauter... La nature elle-même semblait, cet été là, plongée dans les affres de la douleur.

Ne mettant plus le bout du nez dehors, la petite fille avait la certitude que tout était obscur jusqu'au ciel. Elle cultivait d'ailleurs obstinément cette certitude car elle ne voulait pas que la terre fleurisse loin de ses yeux ! Et, comme cet été là, il ne fut plus permis d'aller par les pré, les vallons et les bois ni se promener au long des grandes avenues tant aimées, pour célébrer le printemps et descendre, par le cœur dans tous les jardins " pour y cueillir du romarin", Rosalind se mis à dessiner de grandes fleurs aux vives couleurs sur des cahiers de classe : "gentils coquelicots, mesdames, gentils coquelicots nouveaux"...

Que devenaient les chers massifs abandonnés ? Souffraient-ils de son absence ? Où se cachaient maintenant les bosquets embaumés, les arbres gigantesques, les mots doux des oiseaux, la fulgurance de l'air ? L'œuvre de la nature continuait-elle à parfaire les contours harmonieux des plates-bandes ? Il suffisait, bien sûr, de fermer les paupières pour revoir les monuments de fleurs, l'architecture impeccable des allées si connues et revisitées durant des années, pour imaginer le monde bruissant des oiseaux et des sources chantantes, et entendre à nouveau les susurrements des ruisseaux, les cascades couler sans fin...

Demain, nous partirons pour des terres inconnues...

Mais la petite fille, dans son univers de cristal et de pourpre, ne craint rien, un jour, elle reviendra vers son passé, portée sur les ailes de sa vivante imagination. Elle célébrera tous ces chefs d'œuvre que nous, les petits exilés ne

voulons pas laisser engloutir dans l'oubli. C'est pourquoi fleurissent, au tréfonds de notre mémoire intacte, tous nos jardins d'enfance, les plus merveilleux du monde, chers jardins que nous avons appris à savourer dès le premier âge. Nous étions follement amoureux de ces ravissants théâtres de nos jeux, de nos premiers émois nés de la couleur des fleurs, de leurs parfums vivaces, amoureux de ces espaces de vérité si profondément ancrés dans nos jeunes vies. Ils nous apportaient le chaleureux message de notre appartenance à une nature bénie, nous consacrant fleurs parmi les fleurs...

C'est ainsi, que je fus condamnée à quitter le pays de mon enfance, sans savoir que je partais en exil pour des contrées inconnues. Première page de ma vie, close et tournée pour toujours ?

Mais, vraiment, peut-elle l'être quand, d'elle, tout me revient en force, ici et maintenant, en vagues incontournables, déferlantes...

En fait, ma grande jeunesse m'épargna, en partie, les affres d'un départ qui, pourtant, affectait profondément ma famille et nos amis. J'étais heureuse, au contraire, de partir en voyage sur le grand navire qui éblouissait mes yeux d'enfant. Ma crainte majeure, pour l'heure, était celle d'avoir le mal de mer.

Pauvre petite fille naïve, qui ne sait pas encore que l'on est en train de lui prendre de son terreau, de lui voler son enfance et qui ne reverra plus de sitôt sa terre natale si tendrement chérie !...

CHANT XV

ELEGIE : LA FLAMME DU SOUVENIR

Le regard se perd dans un " là-bas", si loin et si près à la fois. Les fleurs d'un passé éteint s'emperlent de rosée. Jours après jours, années après années, la petite fille d'autrefois est devenue femme. Dans cet âge que l'on dit mûr, elle ne peut se retenir de scruter l'horizon marin d'où jaillit l'appel invincible ... Sous son ardeur, le cœur s'emballe puis redevient soudain ce cœur d'enfant ingénue de nouveau envolé sur les ailes des anges...

Passé si lointain et si proche à la fois... Le va-et-vient des réminiscences donne à Alger l'étrangeté de l'Atlantide. Sous les eaux du souvenir, les espoirs ont sombré avec nos rêves, nos fleurs, nos oiseaux ; il n'en reste que les tristes fleurs de l'oubli ! Au jardin des solitudes, là-bas, nos cœurs se sont endormis à jamais, les cours de récréation de nos jeunes années se sont évanouies avec le temps passé.

Mais, encore une fois, me voici de retour avec toutes mes pirouettes, mes cordes à sauter et le bout de mon nez poudré pour un grand bal masqué. Je dis à la rose pompon que je l'aime toujours, je chante la mer, "Mare nostrum", notre mer, je valse sur les vagues, j'applaudis le vol gracieux de la mouette qui cligne de l'œil à mon adresse, et, je fais chanter mon violon à la main, aimantée par mon amour pour toi, Alger !

Les orgues des églises se mettent à grincer, le pierrot de la lune tire des sons joyeux de sa flûte d'ivoire, un monde fantôme revient sur des tapis légers jouer sur les notes de nos pianos laissés muets, avec un air de fête ! Les touches se soulèvent avec une telle gaieté de cœur, tout redevient si mélodieux au pays du passé, ici, recomposé : entrez avec nous, amis, dans cet Eden !

Soudain, le saut de l'ange, par delà les cabrioles, nous replonge vite, hélas, vers d'autres réalités. Impossible de résister, nous voici, de nouveau, projetés dans l'horreur !

.....
1954/1963
.....

Depuis quelques années déjà sont évoqués des remous de façon plus ou moins perceptibles à l'oreille de la petite fille : quelque chose se prépare, elle le sent. Quelque chose que masque fort mal l'inquiétude générale des grands... Que se passe-t-il, et pourquoi dans cette matinée splendide de l'année 1962, sa tante arrive t-elle brusquement à la maison, secouée de gros sanglots incroyables et terrifiants ?

L'enfant entend alors celle-ci proférer avec peine des paroles terribles : « Mon père vient d'être trouvé mort dans un accident de voiture...mais ils ne veulent pas montrer son corps ni me le rendre...il a peut-être été assassiné... »

Comment ne pas être secouée, comment vivre vraiment après une telle nouvelle, lorsque l'on a des oreilles d'ange, et que la mort vous a été jusqu'ici soigneusement masquée derrière le rideau fluide de votre imagination; traversée, parfois, cependant, de questions restées sans réponse.

Voici que, dans le silence, votre petit cœur de porcelaine se fend.

Voici les morceaux des ailes des anges qui explosent en nuées de blancheur immaculée, la fraîcheur des rêves répandue dans l'espace à cause de leurs attaques, de leurs trahisons, de leurs crimes ! Ils ont sacrifié mon innocence, la foulant à même le sol, la laissant éclater en lambeaux...

Croyez-vous vraiment que j'étais aveugle, que je ne voyais pas les agissements des peuples et les Etats du moment, ces brigands qui déclarèrent la guerre à mes parents !...

Et bien, oui, j'ai frappé sur des casseroles « ALGERIE FRANCAISE », et bien oui, j'ai écrit « OAS » et, collé, à dix ans, les affiches de Salan ! Et bien oui !

Je suis fière de cette petite fille militante qui défendait la cause des Français d'alors, de ses parents. L'OAS n'était-il pas le revers de la médaille du FLN et de l'abandon de la "mère patrie"? Abandonnés de tous, nous ne pouvions compter que sur nous-mêmes !

Trop longtemps un voile lourd est tombé sur ce drame comme le couvercle d'une tombe. Je revendique mon droit à la parole ! N'en déplaise à quiconque. Ne serions-nous plus déjà, en démocratie ?

Le drame que nous avons vécu, que notre pays nous a condamnés à vivre, et sur lequel tant et tant de nos compatriotes observent encore un pudique silence quand ils n'ouvrent pas la bouche pour nous accuser, pousse la petite fille, à travers la femme d'aujourd'hui, à se dire impérieusement, à raconter tout l'inimaginable abandon de la France à cette époque.

« Et ce n'est pas joli du tout » dirait la petite Rosalind, à laquelle sa famille a épargnée la vue de bien des horreurs. Mais peut-elle pour autant oublier tous ces magasins éventrés, laissant choir des chaos d'objets, comme ces cigarettes qu'elle ramassait avec son petit panier en plastique en croyant à un nouveau jeu

.Mais comment ne pas être, pour toujours, bouleversée, lorsque vous avez vu, à portée de main, tout un désordre trivial dans votre ville, la plus belle du monde : l'impressionnante pyramide des ordures, les « nuits bleues », grimant à l'extérieur jusqu'au deuxième étage des immeubles, dans une odeur nauséabonde, un grand cafouillage empirant de jour en jour et faisant place à un somptueux chaos !

Et par dessus tout, les échos des meurtres... et, résultats du désordre, les accidents comme celui de cette petite fille arabe ayant mal glissé sur la rampe

de l'immeuble d'à côté, et dont la tête bouclée avait explosé sur le sol dans une mare de sang !

C'est, indiscutablement, la fin du monde, de ce monde que nous aimions tant, en lequel nous avions tant cru avant l'éclatante trahison. Quels grands naïfs ! Comment mes parents et leurs amis ont-ils pu croire en la parole d'un certain général De Gaulle, véritable liquidateur de l'Algérie ? L'agitation sempiternelle de ses grands bras n'était pourtant pas faite pour nous rassurer...

Qu'as-tu fais, toi, France, de mon oncle que je sais avoir été torturé sur toutes les parcelles de son corps...et puis écrasé, plusieurs fois, sous les roues de sa propre voiture ?...

Et de Pierrot, le collaborateur de mon grand-père qui disparut mystérieusement du jour au lendemain ?...

Et de mon grand-père arrêté par le FLN, retenu toute une soirée et que nous attendions fébrilement ?...

Et de la fusillade fratricide de la rue d'Isly massacrant furieusement des amis, des femmes et des enfants, toute une population sans défense, durant plus d'une demi-heure sans que tu interviennes pour y mettre fin ?...

Et, de nos tombes profanées...

Et, de nos désespoirs...

Et de nos biens...quarante ans d'une vie de travail évanouis pour mon grand-père et pour bien d'autres...

J'allume pour vous tous ici la petite flamme du souvenir afin que perdure votre mémoire que je ne saurais laisser à l'abandon.

*N'avez-vous donc pas honte de nous avoir jetés dans ce cataclysme ? De nous avoir dépossédés de nos biens et nos âmes, avec tant de brutalité et de cruauté ? Vous, qui étiez en position suffisamment forte, vous, qui aviez gagné dans cette innommable guerre, le droit de faire valoir LE DROIT et triompher la JUSTICE et la RAISON, vous qui aviez le droit, enfin, d'imposer" **la paix des braves**", sauvant notre Algérie de la misère et **nous** de la haine et de la colère ?*

A quels misérables intérêts avez-vous sacrifié pour perdre ainsi la face et précipiter les peuples, dont vous aviez la confiance et la charge, dans le plus noir des chaos.

Avec ses frères de sang ou de sol, injustement martyrisés moralement et physiquement, c'est Rosalind, l'enfant d'Alger, qui demande réparation sans restriction aucune !

Brûle ardente, flamme du souvenir !...

CHANT XVI

A MES PETITES CAMARADES MUSULMANES

A MES AMIS LES HARKIS TOMBES AU CHAMP D'HONNEUR

AUX AUTOCHTONES AYANT PARTAGE LA VIE DE MES PARENTS

MES HOMMAGES LES PLUS RECONNAISSANTS

Il m'est doux de me souvenir de mes petites camarades musulmanes avec qui j'allais en classe chaque jour. Je n'ai jamais fait de différence entre elles et moi, bien au contraire. Nous partagions les mêmes jeux, les mêmes études, les mêmes rires, comme autant de petits oiseaux multicolores et heureux, sans nous poser de questions particulières sur nos origines quelles qu'elles fussent !

L'important, n'était-ce pas cet immense plaisir, chaque jour renouvelé, de nous retrouver toutes ensemble ?...Nous étions une ribambelle de petites filles scintillantes comme les étoiles qui brillent pour tous sans plus se soucier d'elles-mêmes!

Leurs parents connaissaient les nôtres. En fin de semaine, la plupart des familles Ben, El, Mich, Mohamm, nous préparaient de succulents couscous et de délicieuses friandises.

Il faut être né ailleurs, ou être de parfaite mauvaise fois, pour supposer, qu'en ce temps où régnait cette convivialité, nous nous haïssions mutuellement.

Contrairement à ce que l'on a voulu faire croire, nous nous aimions bien avant le déploiement de la guerre, mais, comme je l'appris par la suite, devant l'administration, déjà toute puissante à cette époque, nous n'étions pas sur un pied d'égalité socialement et politiquement, principe d'autant plus déplorable que ces personnes tout comme à nous étaient Françaises par droit du sol, l'Algérie étant un département français.

Ce statut inférieur, don de l'administration centrale, privait nos concitoyens autochtones de participer pleinement aux destinées de leur terre

natale. N'y avait-il pas là une profonde injustice ? Pourquoi a-t-il fallu que nous endossions les errances et les erreurs d'un gouvernement si visiblement responsable des maux innommables et innombrables infligés à notre terre si belle et à ses peuples trop confiants!

Que dire, en particulier, des Harkis, ces laissés pour compte ? Ces martyrs de l'histoire ?

J'ai toujours entendu mes parents rendre hommage aux Harkis ayant combattu pour la France et qui sont tombés au champ d'honneur pour elle. Ils font maintenant figure de traîtres, ce qu'ils n'étaient pas puisqu'à l'époque, ils étaient Français et c'est à ce titre qu'ils se battaient pour que l'Algérie restât française.

N'est-il pas injuste de la part de la France après les avoir rejetés sur les quais d'Alger, les livrant à un sort cruel, de reléguer aux oubliettes ceux qui ont pu échapper au massacre grâce à des officiers français plus soucieux de leurs hommes que de leur propre carrière. Et plus odieux encore, de mettre "dans le même panier éducatif" leurs enfants et ceux de leurs bourreaux.

Et comme j'ai honte pour ce pays, le mien, qu'un homme au grand cœur, le Bachaga Boualem, nommait son pays !

Alors, vous tous les combattants, vous tous les soldats, recevez un grand sourire affectueux de la petite Rosalind. Consciente de votre sacrifice, elle exprime ici toute son admiration et ses remerciements en gerbes de fleurs ravissantes et pose sur chacun de vos fronts usés, le plus beau des baisers !

Et ravive à votre intention, la flamme impérissable du souvenir...

Mais revenons sur notre vécu avec les autochtones : ces derniers ont beaucoup influencé les Européens dans leur comportement, leurs réactions, leurs façons de vivre et d'agir. Parce que cette cohabitation se déroulait

justement dans la proximité, une seule chose semblait devoir nous séparer : nos religions. En effet, à cette époque chacun pratiquait avec ferveur la sienne. Plus dogmatiques, plus attachés à la foi de leurs pères, les gens ne pouvaient que constater les différences notables des us et coutumes jusque dans les familles elles-mêmes.

Nos cultures se sont croisées, avançant peu à peu sur le chemin d'une connaissance mutuelle. Cependant, fiers de nos différences, les uns comme les autres, nous n'éprouvions qu'exceptionnellement le désir de confondre nos routes. Plus qu'une attitude préméditée, c'était un comportement général dans tout le pays.

J'aimerais, d'ailleurs, bien savoir si, à cette époque, un Français de la métropole aurait volontiers encouragé son fils à épouser une jeune fille musulmane. Et j'avoue ne pas y croire vraiment puisque la notion de mésalliance n'était pas, encore lettre morte : à cette époque, en effet, le fils du moindre bourgeois se serait mésallié en épousant une domestique ou la fille d'un domestique ou même, simplement, une jeune fille de bonne famille mais n'ayant pour dot et comme "espérances" (ainsi nommait-on pudiquement les perspectives d'héritage) que son joli minois.

Autre temps, autres mœurs : aujourd'hui la fille de la femme de ménage peut être ingénieur agronome et nantie de belles possibilités d'avenir, avec ou sans homme, et le fils du notaire, plongeur au bistrot du coin pour financer ses études ou ses menus plaisirs. Autre temps, autres mœurs...

Il est trop facile de refaire l'Histoire à partir du présent, et de reprocher à nous-mêmes et à nos devanciers de n'avoir pas été prêts à passer la main, théorie courante et de bon ton en France à l'heure de "la Pensée unique".

Mais revenons-en à l'époque incriminée.

L'unique chaîne de télévision et les quelques journaux locaux dont nous disposions limitait encore l'information sur les conditions de vie des villageois et des cultivateurs. Les colons sur les terres agricole et surtout les richissimes

possesseurs de "**latifundia**" étaient de loin les moins nombreux des...disons "pieds-noirs puisque "pieds-noirs" il y a pour vous (au fait, comment maintenant nommez-vous la tribu d'Amérindiens du même nom ? Il est vrai que le problème a, sans doute, été réglé par l'extinction de leur race...).

Enfin, il est de toute notoriété que les agissements de certains latifundiaires offrent une parenté visible avec ceux de certains "patrons" et surtout hommes politiques, exploiters d'aujourd'hui qui, tirant profit pour eux-mêmes de la mondialisation, razzient littéralement leurs propres concitoyens par le biais de procédés sournois. Ces détenteurs d'une bonne partie de la richesse de notre pays, délocalisent à l'étranger comme nos "latifundiaires" dont quelques uns proches du gouvernement de l'époque, ne se faisaient pas scrupule de résider en métropole au lieu d'administrer directement leurs terres en Algérie. Comment voudrait-on qu'ils aient pris vraiment intérêt à ce département français ? Pour ces gens, celui-ci n'était qu'un simple investissement comme tant d'autres ? Ils se contentaient de confier leurs terres d'Algérie à des régisseurs chargés de "faire suer le burnous".

Mais ceci était le cas de quelques magnats, à la campagne comme en ville, nous n'étions pas tous riches et ce que nous possédions était le fruit de notre travail, de nos efforts et du travail et des efforts de ceux qui nous avaient précédés : la petite et moyenne bourgeoisie française, les petites et moyennes propriétés rurale sans plus, situation que nous partageons avec un certain nombre d'anciens habitants du pays.

Nous avons été chassés et dépossédés par nos frères comme l'ont été les populations d'Europe, victimes de la Seconde Guerre mondiale. On nous a tout arraché jusqu'à notre identité et jusqu'à notre dignité, nous marquant d'infamie aux yeux du monde entier et stigmatisant de même ceux qui osaient sympathiser avec nous. Et, à l'exemple de Madame Roland, je m'écrie : "Ô droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, que de crimes on commet en ton nom ! "

Tenter de mettre fin aux contrevérités nous concernant est, peut-être, utopique tant le mensonge est séducteur et paraît plus vraisemblable que la trop simple vérité. Selon le fabuliste, voir et montrer celle-ci dans toute sa nudité la rendrait invisible à nos yeux : c'est, cependant, ce que je vais faire en devoir de reconnaissance pour l'œuvre de mes parents et de tous nos grands prédécesseurs.

Puisse mon sourire d'enfant anéantir les injures hideuses, mon amour des autres et de la vérité régler leur compte aux critiques racistes !

Et que soit respectée la mémoire de ceux qui m'ont élevée, aimée, ceux qui ont aimé et œuvré sur cette terre d'élection, ceux qui ont cru, jusqu'à preuve du contraire, en l'intelligence du cœur de leurs contemporains !

Intacts sont mes souvenirs, ailes diaphanes qui me portent en de merveilleux voyages, bien au-delà de l'horizon...là-bas...

Je pose alors mon cœur d'enfant sur tous tes rivages attendrissants, toi, Alger, portée sur le vol transparent des mouettes : elles virevoltent, encore et toujours, dans un tourbillon lumineux d'une idéale blancheur, mêlant leur grâce légère à la couronne d'écume comme pour rendre à la mer le plus doux des hommages. Mon regard voltige sur les côtes à la majestueuse beauté ; il contemple longuement la valse infinie des eaux à l'assaut des falaises et suit, fasciné, la mouvance des ondes soudainement ailées... Et le soleil lui-même poursuit de ses éclats toutes les déferlantes, les lutine gaiement... Soudain le jeu s'apaise en des vibrations diaphanes, doucement scintillantes. La lumière, à peine infléchie par des zéphyrus légers, caresse doucement les courbes de la terre et, soudain, les dessine en traits vainqueurs.

Oh beautés ineffables, merci de me donner la joie de vous revoir ne fut-ce qu'en rêve de vous égrener sur le rosaire de mon cœur et de vous savourer !...

Dans mes incantations, sur nos pas effacés, retrouver ton visage dans un halo de paix, ne serait ce qu'un instant, vers toi m'agenouiller.

Mon pays, ma naissance, sur les ailes des anges, faire le plus doux des voyages, si ce n'est en pensée, et toujours te le dire.

Je ne cesse de t'aimer, de te rejoindre en rêve, ma ville, mon Alger ! Tu me semble lointaine, et bien désemparée, toi dont tous les parfums, tous les enchantements ont façonné mon âme et me l'ont donnée.

Sur la harpe du temps, mes doigts osent glisser pour accompagner tous tes ris et tes pleurs, toutes tes nostalgies.

Toi, ma silencieuse, mon amie de toujours, toi mon rire d'enfance, toi mon sanglot secret, mon doux nid de blancheur, mon berceau si léger, la source de mon cœur, les flots à peine bleutés, tous tes fronts de mer ont reçu mes soupirs, et c'est vers toi qu'iront mon dernier souffle et mon dernier regard.

Oh Alger ma bien-aimée, mon lieu de volupté, ma suavité d'être, ma plume déférente noircit la page blanche afin de te chanter...

Pleure ton enfant perdue, nous nous sommes tant aimées. Mais non, ne pleure pas, elle est tienne à jamais.

Ta blancheur n'était-elle point aussi virginale que mon cœur, mon âme et mon corps ailé... Comment oublier les labyrinthes de tes rues, tes prunelles dorées, les boucles de tes ondes, la course de tes rampes, tes blancheurs lumineuses, tes soirs aux splendeurs turquoises et nacrées et tes anses marines qui viennent m'enserrer dans un embrassement à nul autre pareil...

Cette petite fille, si sagement assise sur ton avant-scène, c'est bien moi. Tous les sens en éveil, je vois, j'écoute, j'aime. Et, riche infiniment de tes nombreux visages, en totale béatitude, totale félicité, mon cœur reconnaissant te rend grâce et te remercie. L'énergie y monte profonde, inépuisable. Les émotions heureuses s'y succèdent, accueillies et offertes, tels des présents divins. Quoi d'autre à désirer, si ce n'est la permanence de cet état heureux ?

Comblée, je l'étais, m'éternisant à me promener le long de tes quais, avant de devoir à jamais les quitter... Qu'il était délicieux de me percher sur tes pontons

rouillés, sous un souffle léger lutinant gentiment les rubans de mes cheveux défaits...

Ah ! Douceur de revenir vers toi, ne serait-ce qu'en rêve, de te retrouver enfin, toi, ma nymphe rieuse, centre de mes amours. Que revienne la joie sans cesse renaissante de me fondre en tes pastels touchants, si fidèlement tienne et tant ancrée en toi, parmi tes algues marines, la nacre irisée de tes coquillages et l'odeur obstinée de ton paradis perdu !

A mes petites camarades de classe.

Notre poignante séparation fait de toi, mon Alger, ma mère, un lieu d'émotions sacrées !

Mon âme a gardé les secrets et les chemins qui me ramèneront vers vous, mes petites camarades d'autrefois, vers toutes ces joies partagées que nul ne peut nous ravir. Nous avons tant à nous dire à travers nos babillages, où nous réinventons le monde avec une belle ardeur et mille et une raisons de rire à gorge déployée...

Même la menace grandissante de la guerre ne parvint pas à mettre un terme définitif à nos jeux, à nos amitiés. C'est dire à quel point, les relations entre nous étaient tout simplement sincères et affectueuses.

Et quelle tristesse et quel désarroi de ne plus vous revoir, mes petites camarades! Fin de l'année 1962 : notre école fut fermée.

D'ailleurs, je n'avais plus envie d'aller étudier...

Confinée à la maison avec ma famille, par mesure de sécurité lors de la déclaration de l'indépendance, les « vous vous » stridents des femmes me terrifièrent par leur intensité.

De retour à l'école, après cette journée éprouvante j'étais scandalisée d'être contrainte de chanter l'hymne algérien et d'apprendre l'arabe, sans

qu'aucune explication me soit fournie à ce sujet. Des tensions montaient, nos institutrices parties, les portes de l'école de la rue Dupuch se refermèrent à jamais !

La méfiance naissait entre les deux communautés ; les exactions, communes à toutes les guerres, faisant rage à nos portes. Je me mis donc à détester aussi, comme par automatisme, réflexe normal, et puis il y avait ma terreur d'enfant afférant au mot « quitus ». Mes parents en parlaient comme d'un papier obligatoire nous concernant, papier qui nous autoriserait à quitter la terre algérienne ; soudain nous vivions dans une frayeur quotidienne, notre destin se précisant jour après jour : partir, te quitter toi, ma ville.

Aux dernières nouvelles, il nous restait à choisir la valise ou le cercueil. Certains d'entre nous recevaient, par la poste, en modèle réduit la présentation concrète de cette alternative, signe indubitable de l'exécution des menaces à venir !

Quelle autre solution, alors, sinon partir, tout quitter à moins de se résigner au pire. Aussi est-ce avec soulagement, mais plus encore avec une immense douleur, que nous embarquâmes sur ce grand bateau par une matinée d'août 1963, voyant disparaître tout ce qui fut notre vie.

Maintenant, je suis à même de mesurer la souffrance de mes parents effondrés, sans autre avenir que celui imposé par la guerre : quitter, tout quitter sans espoir de retour !

Adieu donc toutes les terres, les mers, et les astres,

Adieu mes chères petites camarades

Adieu tous nos amis "arabes"

CHANT XVII

C'EST NOUS LES AFRICAINS ...

Mais pour ne plus défendre le pays je vous l'accorde... Quel est d'ailleurs notre pays ?

Nous avons trop été trahis et je pense sincèrement, qu'aujourd'hui ma génération ne se déplacerait aucunement pour personne.

Des apatrides, voilà ce que vous avez fait de nous Pour ma part, j'y souscris : je me sens africaine avant tout !

Oui, l'ange aux ailes rognées ne volera point au secours de ses tortionnaires, de ces nouveaux marchands d'esclaves. Assis sur leurs bancs de pierre, il plonge son regard inquisiteur dans le leur et les regardant bien en face, interroge gravement : croient-ils vraiment que nous portions des bottes noires, luisantes d'être cirées par des petits Arabes ?

Eh bien non, nous n'étions pas tous des nantis ! Nous avons travaillé, œuvré, édifié, sué « notre » propre burnous, nous étions, comme vous tous, pour la plupart de ceux que les études sociologiques dénomment "Français moyens" qu'ils soient fonctionnaires, artisans, commerçants, voire ouvriers. Oui, même parmi nous, on comptait des prolétaires mais aussi quelques bourgeois plus aisés, des artistes et une intelligentsia dont la notoriété n'est pas à démontrer...mais surtout de vrais travailleurs ! Les Français musulmans y prenaient place : pour ne citer que ceux-là, Ferhat Abbas n'avait pas attendu la fin de la Seconde Guerre mondiale pour être avocat, ni Jean Amrouche pour entrer dans les studios de la radio française.

Fort étonnamment, ceux qui nous ont vilipendés et nous vilipendent encore sont les mêmes qui ne manquent pas, depuis des années, de se précipiter au secours des sinistrés du monde entier. Cherchez où est l'erreur ! J'observe leurs réactions altruistes face aux inondations, tempêtes et j'interroge : le malheur du compatriote, du frère est-il plus négligeable que celui de l'étranger?

Et poursuivant le questionnement dans un autre ordre d'idée : que feriez-vous, vous-même, si vous étiez menacés de tout perdre ? Qu'auriez-vous fait si l'on avait tout pris, maisons, terre, à vous ou à l'un de vos proches, si l'o vous avait chassé de votre propre pays sans espoir de retour ?... réfléchissez un instant !

Je suis une Africaine, qui revient de loin, un ange révolté de là-bas déchiré, jusqu'aux entrailles, défiguré par les sentiments hostiles de mes compatriotes, mais j'ai fait ma place au soleil, avec cette force et persévérance qui nous caractérisent, nous les « pieds-noirs »... Et j'ai gardé une mémoire intacte de ce qui fut, prête à user de ma plume pour témoigner, pour évoquer ce qui fut, l'innommable tout comme le merveilleux.

Et je sais que Dieu ne peut tenir pour quantité négligeable, toutes ces injustices infligées à ses enfants

*Nous sommes les Africains qui revenons de loin
Pour ne plus défendre le pays, je le crois bien !
Lève les pouces, petite fille : "e finita la comedia"*

Savez-vous que, lorsque j'étais petite fille, parmi les poupées que je recevais à la Noël, ma mère m'en offrait une de couleur noire, me signifiant, par là même, l'importance de ne pas rejeter l'autre. Combien il m'est important de mettre en évidence, ces messages de grande sensibilité, il est temps de lever le

voile de leurs absurdités néfastes, de leurs dires erronés, et, indiscutablement, de certaines de leurs projections.

Cependant, j'avoue avoir du mal à leur accorder mon pardon pour leur accueil intolérable, celui d'une France ingrate. Hélas ! Trois fois hélas ! Les grands responsables sont morts et, là où ils sont, je ne voudrais pas être à leur place.

Monsieur DE GAULLE, est-ce bien à nous que vous disiez "Je vous ai compris" ? Est-ce bien pour nous et pour vos militaires qui n'y comprenaient goutte que vous avez fait "la fameuse tournée des popotes ?

Monsieur DEFERRE, quel fut votre accueil ? Croyez bien que si nous l'avions pu, nous serions repartis chez nous, nous « régénérer ». Monsieur MITERRAND, vous avez raté l'occasion de nous noyer, mais voyez-vous, je suis bien vivante pour vous dire mon dégoût à ce sujet !

*Je suis une Africaine qui revient de loin,
Pour défendre ma patrie d'autrefois,
Et rendre à ma famille toute sa vérité d'être !*

Mais aussi, pour éclairer vos lanternes, sachez, que nos jeunes vies furent illuminées par l'amour de la France : nous chantions les chants patriotiques avec passion, quand nous rentrions en classe le matin, et nous les savions par cœur. Ensuite, nous commençons par une leçon de morale qu'il serait fort à propos de remettre à l'ordre du jour.

Et notre ressentiment devant l'ignoble trahison n'en est que plus vif.

"La feuille d'automne emportée par le vent"...

La nostalgie revient me serrer promptement le cœur, j'aperçois dans les cours de nos récréations les arbres vieillis, nos peines bruissant à travers leurs ramures, nos émois descendant la gamme du temps en graves frissons.

Le jour se fait plus doux, par la fenêtre entrouverte, la salle de classe dort depuis l'éternité, la mouche aux yeux d'or de nos songes boit dans les encriers. Les ombres de nos âmes sont assises sur nos bancs usés, la porte donne sur l'infini de nos rêves, au-delà les mélodies des nuages vaporeux passent chargées de désirs et de volupté.

Tout est légèreté, même le tourment d'autrefois égrène des poèmes. Vois les bateaux ardents se tenir patiemment à quai, ils partiront demain pour venir nous chercher, et nous reconduire vers toi, contrée radieuse et chérie entre toutes...

Oh ! Ma terre, tu es poésie, soupirs, regrets. Oh ! Ma pure douleur s'étirant sur les tons roses gris de tes couchants aimés, je sens en moi ton appel, entends donc tous mes élans silencieux, les flûtes de ma mémoire célébrant avec grâce tes désespoirs languissants...

Moi, petite Africaine perdue au-delà de tes mers, rejetée du naufrage de la guerre accomplie, comme un oiseau de mer échoué, un ange de tristesse et de mélancolie, venu un jour d'été de tes rives amères, je me sens différente, remplie de toi, mon pays de lumière sublime et qui n'a plus rien à voir avec celui où je vis loin de toi.

Combien d'efforts m'a-t-il fallu pour faire ma place au soleil de leurs vies, conservant en moi tes secrets, tes larmes, la fureur de tes pluies !...

Pays ruisselant de merveilles, te savoir exister me donne la force de continuer ma prose, de parcourir les subtils dédales de la souvenance, jusqu'à voir se dessiner à nouveau, tes orangeries éclatantes, et, pouvoir remplir mes poumons de toutes ces beautés données sans compter, dans cette prodigalité qui est tienne...

J'arrime les cordages qui me retiennent à toi, monte sur ta grève avec éblouissement et unique joie qui me vient de l'enfance, accoste ta mystérieuse contrée de terre et de mer, d'ombres et de forêts mêlées, de douceur et de violence. Je m'éveille promptement à ton appel éclatant, insensé. Vois mes mains se tendent avec désespoir, vois moi, moi l'Africaine abandonnée ! Je danse le long de tes rivages en robe d'organdi, portée par tes vents chauds, et mon cœur bat, tant et tant, à l'approche du soir, lorsque tu sors tes palettes de moire pour peindre tes crépuscules enchantés.

Je porte, sur les ailes déployées de mon cœur, cet amour immortel pour ma ville chérie, et nul ne peut en vérité nous séparer. Et s'ils ont cru le faire, leur erreur est absolument incommensurable : je t'aime toujours, toi, mon Alger, ma terre natale, ma mère et je sais de quoi est fait le lien qui nous unit hier, aujourd'hui et toujours.

*Qu'il me soit encore donné de te respirer profondément,
De dormir encore sur ton sein
Pour de très longues siestes aux rêves merveilleux
De boire à tous tes élixirs
De plonger dans tes eaux limpides et fraîches.*

*Qu'il me soit permis de t'enlacer toujours
Oh ! Toi, clarté fascinante du jour !
Moi, ta petite Africaine aux doigts délicieusement enrobés de barbe à
papa
Succulente ambroisie à ma bouche portée,
Oh ! Boire à tes fontaines d'où ruissellent des ors,
Me fondre sous tes étincellements.*

CHANT XVIII

ODE A LA FORET DE BAINEM

Mes campagnes, mes bois, à deux doigts de mes rêves...

C'est si beau !

Il existait une forêt aux arbres immenses, nommée « forêt de Bâinem ». C'est là qu'en grande joie, les familles se rendaient le dimanche : moment sacré, moment de fête. Mes grands-parents italiens adoraient particulièrement cet endroit où la chaleur parfumée de sèves pénétrait, à leur insu par tous les pores de leur cœur. Peut-être retrouvaient-ils là, un peu de leur Italie laissée derrière eux et la recréaient-ils, pour une journée, à travers cette petite parcelle de terre où ils avaient pour habitude de dresser la table débordante de mets plus alléchants et merveilleux les uns que les autres. Se succédaient alors des ribambelles d'amis, dans une sorte de variété de couleurs propre à leurs bavardages ; leur convivialité faisait feu de tous les sujets les plus anodins, simplement de la vie, en trinquant un verre de cette boisson au fort anis concentré !

Les gens étaient heureux, pourtant beaucoup d'entre eux n'étaient pas riches, mais ils étaient les princes de ces forêts aimées, au décor éternel, au vu de leur générosité, des dépenses faites sans compter pour donner à leur famille la vie la plus belle. C'était le langage de leur amour, un amour sans faille, insatiable de se manifester, de se dire, de se raconter. Les rires fusaient la plupart du temps. Dans ces lieux enchanteurs, tous étaient comme de grands enfants, vivant, insouciant ce qu'ils croyaient être l'éternité...

Quant à nous, les vrais enfants, portés aux nues, nous étions les rois du moment, autorisés à faire ce que bon nous semblait, sûrs de l'indulgence des adultes pour d'innocentes incartades. Et nous étions donc loin de nous en priver !

Dans mon enfance, j'eus pour ma part la chance inouïe, d'avoir deux familles distinctes. D'un côté celle, bourgeoise, d'origine anglaise et alsacienne-lorraine, qui fit mon éducation, de l'autre, celle d'origine sicilienne qui m'accueillait l'été et lors des vacances scolaires. Grâce à leurs différences mêmes, mes deux familles me furent merveilleusement complémentaires

C'est donc sous des auspices tutélaires que se déroulaient ces journées agrestes. C'est dire à quel point elles me restent inoubliables, à quel point elles chantent encore en moi, m'ayant faite pareille à ces campagnes, rieuses et nostalgiques. C'est bien le souvenir qui fleurit dans nos âmes quand ont disparu les lieux chéris, et qu'il ne nous en reste que l'intense poésie... Alors il nous est permis de revoir ce que nous fîmes, le bois bruissant, la mélodie des plaines, la complainte des vaisseaux dans la vapeur bleutée, la discrète lumière de tous nos recueils.

O souvenir en moi de la forêt de Bâinem !... Forêt à nulle autre comparable ! Ambiance unique, aimante, chaleureuse, réunion de messe dominicale où le cérémonial principal consistait à s'aimer et à se le témoigner discrètement... sous le voile pudique de la camaraderie.

Puis, les siestes solennelles succédaient aux prodigieux repas, la tête un peu alourdie par les vins capiteux... Venu le moment du lâcher prise bienheureux, chacun allait s'échouer sur une chaise longue de toile rayée, où les corps alanguis s'abandonnaient au bienheureux sommeil ... Leurs rêveries flottaient alors légères, avec l'innocente suavité que donne la faveur du repos mérité. Des chapeaux ou des carrés d'étoffe dissimulaient à demi les têtes. L'on

entendait le bourdonnement d'une mouche mélodieuse en écho à leur respiration profonde, et peut-être mue par une intense curiosité !

C'est ainsi, que l'enfant que j'étais, observait ces tableaux admirables d'alors. J'étais complètement fascinée par ces longs après-midi qui n'en finissaient pas et que j'adorais. Les oiseaux, mes amis ne cessaient d'échanger leurs émois secrets, les fleurs penchaient leur tête de chaque côté des bosquets, attirant les abeilles au sein de leur calice embaumé, les pommes de pin ruisselaient d'odeurs de résine, l'ombre enveloppante des arbres jouait avec les immenses rayons d'or du soleil... Puis, vaincue moi aussi par l'envahissante chaleur des lieux, je me fondais dans la moiteur du sommeil m'appelant doucement du tréfonds de ses mystères, bercée à la porte des songes, à peine soulevée par le peuple des elfes, portée sur les ailes des libellules diaphanes et le bruissement cristallin des insectes discrets...

Alors scintillaient les myriades d'étoiles et d'espérances en la vie, la petite enfant ainsi livrée aux décors de ses rêves en mesurait secrètement l'immense splendeur. Dans les bras silencieux du sommeil, elle courait sur les flots, parlait au monde des papillons, se livrait aux cascades, aux mille et un enchantements, au peuple de l'invisible...

J'aimais ce bouillonnement de pensées, cet enthousiasme d'être, aux heures ardentes de la canicule, cet appel bienvenu au pays fabuleux du bonheur.

Plaisirs des campagnes,

Félicité du repos

Prêtés par la vie

Inoubliables après-midi, oasis précieuses de mes pensées : ils ont su émouvoir mes sens de petite fille, me construire de toute leur force d'amour.

C'était bien là des moments enchantés, un état de bien-être absolument indicible. Nous étions tout simplement heureux, et revenions de ces belles journées satisfaits et comblés, prêts aux retrouvailles du lendemain avec le monde de l'école, du travail, regonflés d'énergie et de volonté !

O journées bienheureuses dans ces lieux de verdure, de nature, où nous ne cessions de puiser la satisfaction d'être, même si nous revenions, les genoux couronnés d'écorchures saignantes ! O si beaux souvenirs que nos jeux indomptés, nos courses multiples par les prés fourmillant de nos rêves !... Nous étions des enfants émerveillés d'être ! O mes forêts splendides, mes inconsolables absentes, vous êtes toujours en moi omniprésentes, chargées d'émotions, vous mes premières rencontres avec la nature, vous, mes lieux de liberté, vous, mes découvertes et mes secrets !

O pays d'où je viens, pays singulièrement beau, émouvant, grandiose même !...

Pays de nos jeux d'enfants, pays de nos premières découvertes ! Merveilleuses parties de saute-mouton, de lestes cabrioles avec des petites camarades venues comme moi découvrir les joies de la nature !... Et nous étions très curieuses dans notre observation des écureuils, des petits animaux se mettant à courir à notre approche ! Nous montions allègrement dans les arbres, et là, de nos camps de fortune, faits d'entrelacs de branchages, quelle vue imprenable ! Et dans nos petites cabanes aériennes, couvertes de feuillages, nous imaginions des histoires extravagantes de sorcières et de grands monstres terrifiants ou surprenants. Tout un monde fabuleux naissait de nos jardins secrets ! De là venait sans doute cette légèreté d'oiseau lorsque nous grimpons au faite des arbres. Et quand, de là, toutes ailes déployées, nous nous jetions en riant sur les petits camarades qui nous cherchaient, derrière les gros troncs tordus, en d'interminables parties de cache-cache.

CHANT XIX

AU VERT PARADIS DES AMOURS ENFANTINES

Belle campagne algéroise, pour moi "vert paradis des amours enfantines".

Parmi les camarades de jeux, Florian était un joli garçonnet et nous n'étions pas insensibles l'un à l'autre. Chaque fois que je le voyais, une flèche décoché de son regard bleu m'atteignait le cœur, aussi j'entrepris de me retrouver seule avec mon amoureux dans la cabane faite de fagots de bois, je lui glissais quelques mots à l'oreille pour un rendez-vous et savez-vous qu'il s'exécuta !

Nous n'avions que huit ans tout au plus, mais notre baiser léger fut si doux, bonheur partagé dans ce clos de feuillage discret, moment merveilleux, amours printanières. Nous nous revîmes quelquefois, non sans une sorte de timidité "a posteriori". Nous avons, l'un pour l'autre, une sorte de passion réciproque et silencieuse, totalement indicible mais pleine de poésie. Puis, nous nous perdîmes de vue, emportant chacun l'intime secret de cet état béni...

Huit ans : pour moi, petite Rosalind, âge inflammable entre tous.

Et voici que, dans ma mémoire, se lève un autre visage : celui d'Hélène Devèze, une camarade de classe, une amie. Je l'aimais autant pour sa subtile douceur que pour sa beauté lumineuse de blonde petite fille

Nous voici, quelque temps, côte à côte dans la même classe. Hélène ? Une beauté de source très fraîche, un sourire séraphique, une telle façon d'être, de se mouvoir. Son apparente fragilité me donnait passionnément envie de la protéger ce que je me gardais bien de dire. Nous étions des petites partenaires d'étude, mais également de jeux. Et lorsque par l'horrible circonstance des résultats scolaires, nous nous trouvâmes séparées, j'en éprouvais une douleur incommensurable qui dura très longtemps...

Hélène, chère Hélène, qu'es-tu devenue depuis ? Après tous ces événements, as-tu conservé le souvenir des sentiments éveillés en nos jeunes ans ?

Vivre dans la beauté fait le cœur sensible et j'eus bien d'autres "flammes" dont l'une pour le fiancé de ma tante, Francis qui devait avoir dix-huit ou dix-neuf ans.

Ce qui me fascinait mes huit ans ce fut, à n'en pas douter, son bel uniforme de paramilitaire qu'il arborait fièrement. Il me plaisait donc infiniment, mais comment le lui faire savoir ? Lorsqu'il venait nous rendre visite, je m'efforçais d'attirer son attention en tournoyant autour de lui avec mes robes et les froufrous sortis de la malle magique... Il avait bien des regards pour moi et me trouvait certainement rigolote avec toutes mes gesticulations de petite séductrice qui lui témoignais sa tendresse par de beaux dessins et de grands cœurs peinturlurés.

Mon affectivité et ma sensibilité furent très tôt éveillées par les lectures auxquelles m'invitait ma grand-mère maternelle. Caroline chérie, et d'autres histoires romanesques faisaient partie de mon répertoire sans compter les compliments indiscrets concernant ma petite personne et qui étaient loin de tomber dans l'oreille d'une sourde... Quoi d'étonnant alors à ce que je me pris pour une héroïne de romans ?

Il y eut ainsi Benjamin, Camille, petit Pierre, tous mes béguins de ces temps-là, tour à tour chevaliers servants ou amoureux transis. J'adorais cette cour dont j'étais la princesse. Je les invitais donc à certaines occasions à se régaler en ma compagnie de délicieux gâteaux. J'avais compris l'impact rayonnant de mes premiers talents féminins.

Venue en France, je perdis de vue tous mes petits camarades, ce fut une grande déconvenue : les familles « pieds-noirs » avaient éclaté dans toute la France. Mais, de mon enfance algéroise, j'ai conservé un extrême goût pour la beauté des êtres et des choses et pour la chevalerie courtoise.

Pudiquement, je tus tout cela à mes parents. D'autant que je gardais secrète une "flamme" encore plus forte, celle de l'amour que je portais à ma cousine Lisbeth du même âge que moi ; elle se destina plus tard à une carrière lyrique. Et la force de nos sentiments croissait d'autant plus qu'ils ne se disaient pas.

Parmi les amis de mes parents, un musicien très original rendait souvent visite à mes grands-parents : il me souvient des sons joyeux qu'il tirait de son grand hautbois avec luminosité et tendresse. Personnage étrange aux longs cheveux de soie blanche agités harmonieusement au gré de l'inspiration. Ses poches débordaient toujours de friandises variées. Il les distribuait avec beaucoup de gentillesse tout en riant de la façon la plus tonitruante qui soit ! Sans âge, parce qu'habité par l'amour de son art, il jouait très souvent dans les églises. Nous aimions nous asseoir sur un petit banc de pierre pour l'entendre. Il improvisait des morceaux stupéfiants ! Véritable artiste, il était également professeur d'orgue, ami de ma mère qui en jouait aussi. Nous étions donc, tout jeunes, complètement immergés dans l'univers musical, éblouis, charmés, les oreilles tintant de notes magiques.

Il aimait nous faire entendre, durant des heures, son merveilleux répertoire, et nous, nous ne nous lassions pas de l'admirer, bouche bée. Stimulé sans doute par cet hommage silencieux, il semblait se soulever au-delà de la

terre pour rejoindre les cieux du plafond où couraient des volutes d'anges sculptés...

Et lorsque nous nous rendions à l'église Saint-Augustin, lui et ma mère interprétaient sur les grandes orgues des magnificat de toute splendeur, tandis que des chœurs religieux s'élevaient à travers les lumières traversées d'éclats d'arc-en-ciel leur conférant une tonalité encore plus mystique. Les gros tuyaux de l'impressionnant instrument laissaient alors libre cours aux sonorités profondes de leurs voix graves et mystérieuses lorsque les musiciens appuyaient sur les pédales obscurs. L'artiste, yeux mi-clos, accusait une telle gravité d'être, tout absorbé qu'il était dans le tourbillon de sa musicalité, et, roi des lieux, faisait resplendir avec tant de feu la beauté sacrée des fugues que, spontanément, je l'aimais !

Oui, Frédéric m'avait pris le cœur et ne le savait pas.... Il nous invita quelquefois dans sa magnifique propriété bordée de jardins impressionnants, mais ce que j'aimais le plus c'était son ravissant pavillon de chasse dans un style de début du siècle, ouvrant ses portes sur des océans de verdure. Il y conviait d'autres musiciens pour des concerts de musique de chambre. Alors, la pièce enrichie de tapis anciens, éclairée de lampes douces, semblait encore plus poétique à mes yeux d'enfant. Je buvais les gouttelettes d'or de ses notes, suivant les balancements de sa tête enneigée, sur laquelle dansaient des volutes frémissants.

Une de ses amies soprano mettait un point d'honneur à rendre l'air plus léger en soupirant d'aise à travers le vibrato de sa voix de rossignol, elle s'appelait Bérénice. Il n'y a pas de mots pour décrire les cascades rousses de ses cheveux flottants, la blancheur de sa gorge à demi voilée par de splendides dentelles champagne. Dans leurs vases inclinant légèrement leurs pétales gracieux, les fleurs elles-mêmes semblaient saluer l'admirable beauté à la voix veloutée, ... Bérénice et Frédéric s'aimaient-ils ? Rien ne le laissait entendre, si ce n'est leur manière de faire passer leur passion commune pour la musique,

de transmettre le ravissant message de leurs mélodies, et moi je les aimais tous deux parce qu'ils étaient tendres, vrais, chatoyants et très "classe".

Frédérico possédait une collection de perroquets dans de grandes cages blanches, ainsi que des oiseaux rares et des mares où s'ébattaient des canards. Le soir, prenant le relais des concertos de la journée, ceux des crapauds se mettaient en place sur des violoncelles aux tonalités graves...C'était l'heure où les parfums rendent leurs âmes, où le soleil veut bien s'unir, dans les lointains, aux mystères des eaux profondes, où l'appel du sommeil tend sa nacelle d'ombres, où la journée fuit, plongeant ses voiles roses dans de secrètes alcôves de pourpre et de vermeil, où tout soupire et se meurt un peu, happé par les voix de la nuit...

L'heure qui nous invitait à prendre congé de notre grand ami Frédéric, Bérénice partait discrètement la première, se glissant derrière des rideaux de velours, mais, précocement initiée par mes lectures romanesques, je la soupçonnais de revenir ensuite ! Quoiqu'il en soit, c'était surtout le sublime moment, où Frédéric me cueillait dans ses bras, vantant mes grands yeux obscurs et rieurs, tandis que je posais sur sa joue ridée un baiser de bonheur !

Chacune de ces rencontres était vécue par moi comme un événement exceptionnel et vivifiant, surtout dans l'obscur humidité des églises parfumées d'encens. En ces lieux sacrés se sublimaient mes émotions, là, les émois de mon cœur montaient vers ces contrées mystiques aux tons pastels où le peintre avait évoqué pour moi, du moins je n'en doutais pas, des scènes de suppliques et de bonté. Les voix grégoriennes m'emportaient sur des ondes de mélancolie singulièrement affectueuses, reliant la force à la fragilité de l'être.

Frédérico jouait du Bach comme personne, les yeux fermés cette fois. Je le revois debout dans la lumière plus éclatante, ses doigts ailés papillonnant sur les touches, et puis, soudainement, de manière plus saisissante, ses mains s'abattaient et maîtrisaient puissamment les sons. Oh ! Comme j'eus aimé qu'il

me serrât ainsi contre lui avec ces harmoniques, son beau visage souriant de Pierrot de la lune, la petite ride minuscule qui pinçait le coin de sa lèvre en un joyeux rictus distillant tant de gentillesse... Quelle place importante, aviez-vous prise dans ma vie, cher Frédéric ! Aujourd'hui encore, je vous revois et lorsque je m'abandonne à la musique, je pense à vous. Qu'êtes vous devenu depuis le cataclysme qui nous dispersa tous, vous qui m'avez ouvert tant d'horizons vibrants et paré de lumière les chemins de ma vie ?

CHANT XX

CHANT DE LA PROMESSE ET DE LA FIDELITE !

Non, ils n'ont pas coupé mes ailes. Non, ils n'ont pas supprimé mes racines, effacé de mon esprit mes paysages, mes printemps, mes élans, mes rires, mes premières forces d'être ! Il en est de même pour mes compatriotes, ceux qui ont lutté pour garder leur terre, ceux qui se sont battus en d'ultimes combats, barouds d'honneur, tant ils les ont crus justes.

A tous ceux là, je veux dire mon admiration, les soutenir dans le désarroi de la déportation. A tous ceux qui ont donné de leur vie, qui se sont fondus dans la masse silencieusement, je veux dire que je les aime comme autant de frères et que je ne saurais les soustraire de ma pensée.

Vous les combattants des vaines guerres, vous les blessés douloureusement éprouvés, vous qui avez connu les affres de l'emprisonnement sans que l'on ne parle de vous, vous qui dans votre jeunesse, luttiez pour des causes que vous pensiez nobles et justes, vous qui êtes morts, oubliés, disparus, vous dont on a retrouvé les corps dans un état sans nom, vous qui portez vos douleurs en silence, je veux vous rendre l'hommage que la nation a omis de vous décerner, moi qui n'avais pas mesuré dans l'enfance, la profondeur de vos peines et des miennes et qui suis à même aujourd'hui de le faire.

Je veux dire tous mes souvenirs avec force, mes impressions, tous ces rappels où le temps ne se mesurait pas, où sa cadence chantait les apaisements de l'instant, où le bonheur était pareil aux trésors cachés dans les coffres de bois de nos greniers. A leur évocation, tout est, alors, odeur, parfum de fantaisie, lumière s'infiltrant à travers les interstices de l'âme. Les lignes des

décors, les bruits multiples d'une ville perdue, l'ambiance incontournable, que sais-je tant de choses, tant de vibrations si vivaces. Oui, cette vie d'autrefois au son d'un violoncelle, ce départ incongru lugubre comme un long cri dans l'obscurité naissante, ces deuils inattendus sans commune mesure, cet arrachement incommensurable, inqualifiable, dont il m'est donné aujourd'hui de me rendre tristement compte, toute cette aventure qui n'en était pas, résonne sans fin dans mon cœur. C'est ainsi, qu'hier, nous avons laissé derrière nous les mouettes, la mer, les paysages aimés, les drapeaux en berne, l'indicible douleur !...

Puis, les années passent. Trop jeunes, nous avons vécu comme inconscients de tout ce passé, occupés de nos vie à construire, jusqu'à ce moment précis où explose le désir incoercible d'un retour sur nos pas, confrontés, sans doute possible, à l'invincible nostalgie sommeillant jusque là au plus profond des cœurs. Voici donc que s'ouvrent les portes de l'esprit, que s'infiltrant tous les jeux de lumière, que pointent les aurores. Tout redevient léger grâce à cet envol précieux et ineffable de la mémoire... Quelle ardeur met celle-ci à nous ouvrir son sein généreux ! La pensée permet tous les possibles, et l'imagination devient oiseau symbolique, qui vole, et survole les contrées de nos âmes...

Non, je ne veux pas oublier ce que je fus, cette aurore pétillante, l'ébauche de mes pastels sur la toile de l'enfance heureuse, survivante des drames. Je veux me dire, me rappeler, m'agenouiller. Je ne veux pas omettre de parler ni des uns ni des autres, même de ceux que j'ignore mais qui sont nés comme moi dans ce lointain si proche, dans ces vapeurs mordorées, non seulement ceux qui dorment dans le sol natal, mais encore des prisonniers, des martyrisés, de grands oubliés de cette horrible guerre d'Algérie. Je veux parler de l'ami détenu à la prison d'Arcole, souligner ici toute la dimension de son immense courage, parler de ses larmes qui coulent toujours, silencieusement, à cause d'une souffrance qui ne peut se dire !

Que se porte mon regard sur les souvenirs splendides de ces contrées élues, trésors éternels de mon cœur d'enfant ! Puissent ces lignes, écrites pour eux, adoucir les terribles souffrances imposées à mes parents et à nos amis : je les porte en moi non pour la mort mais pour la vie. J'ai soif que les yeux de nos compatriotes s'ouvrent enfin à la vérité, qu'ils rendent justice au courage et à la détresse de ceux qui ne sont plus.

Ce devoir de mémoire m'incombe ! En aucun cas je ne peux m'y dérober, il est pour moi nécessité d'être, d'exister, fidélité fondée à s'exprimer pour que ne retombent pas les ténèbres de l'oubli sur ceux que j'ai tant aimés !

Comme il est bon de garder intacte la fidélité à ses racines, de permettre à la lumière de l'espoir, et, par là même, le triomphe de la vie, d'exorciser le doute, l'isolement, l'amertume, pour ne se souvenir que du meilleur, du chatolement, de la légèreté des heures les plus douces, et ainsi, confortée, reprendre avec confiance le chemin de la vie !

Mais pour cela faut-il encore croire en la promesse de l'existence ! Comme il fut dur pour les exilés plus âgés de retrouver quelque espoir, d'entrevoir d'autres possibles, alors que leur vie s'était presque entièrement accomplie de l'autre côté de la Méditerranée, dans ce là-bas en lequel ils avaient tout investi, tout donné et tant espéré.

Et, maintenant, on leur volait leur référence première, le lien profond les unissant à elle.

Les guerres sont ainsi, maléfiques et méchantes qui coupent sans pitié les ailes des êtres et des âmes et rejettent les corps, ainsi écartelés, sur des grèves obscures et de tristes sentiers.

Lumière de l'espérance où trouves-tu ta place parmi tous ces rêves interrompus ?

Et toi fleur-espoir au jardin des pensées, peux-tu croire en ce nouveau soleil qui vient te réchauffer, par là même insuffler sa loyale splendeur et toute sa vérité ? Peux-tu croire encore, ne serait-ce qu'un instant, que renaisse et s'épanouisse la vie de ses cendres argentées ?

Voici que refleurit le charme du passé posé comme un bijou au fond de nos mémoires, qui sont les merveilleux écrins des mers précieuses de lapis-lazuli bercées par les gammes des vagues azurées.

Toi, Alger, portée dans ta nacelle d'ors et de coquillages, toi dont j'ai tu longtemps la charnelle souvenance, celle qui me relie et m'habite, toi temple secret de ma très belle jeunesse parée de soieries et de taffetas vaporeux, voici donc que mon cœur pleure et rit à nouveau à ton évocation, que tes routes poudroient des étincelles des roses des vents, que tes brises raniment le sens de nos vies, que ton appel ne cesse de nous dire que les étoiles filent dans les univers où nos âmes se poseront un jour pour l'éternité. Bercés de leur sage lumière, nous reviendrons vers toi poussières ensoleillées !

MAIS NON SUR UN CHEMIN DE REPENTANCE...

SONNERA L'HEURE DE LA JUSTICE IMMANENTE...

VIENDRA LE JOUR DE LA GRANDE EXPIATION...

NOS BOUREAUX A GENOUX CRIERONT "MISERICORDE",

DANS L'EBLOUISSANTE AURORE DE LA VERITE,

NOS DETRACTEURS LEVERONT LES YEUX

VERS CELUI QU'A TRAVERS NOUS ILS ONT TRANSPERCE.

ALORS,

REFUSANT DE LES SOUMETTRE A LA PEINE DU TALION,

NOUS SUPPLIERONT AVEC LUI :

"PERE, PARDONNEZ-LEUR, ILS NE SAVVENT CE QU'ILS FONT".

Tout ce qui a été fait, édifié, garde la trace immortelle de notre labeur. Après cela, ne me demandez pas de prêter ma bouche et mes lèvres à un repentir posthume, comme il est de mode aujourd'hui : ce serait faire injure à la mémoire de mes parents et de tous ceux qui ne sont plus ! Ce qu'ils ont fait, ce pourquoi ils ont œuvré ne sera pas souillé par un quelconque démenti. Je maintiendrai toujours vivante en moi leur volonté dans l'action, la reconnaissance du fruit de leur travail, si injustement dérobé ; leur souffrance m'habite secrètement, elle reste intimement liée à mon existence quotidienne, même si je suis tournée vers la lumière de la vie ! Je n'aurai de cesse de veiller au respect de notre histoire et de la défendre, avec bec et ongles s'il le faut...

Trop longtemps, nous avons tu nos peines, trop longtemps nous nous sommes retirés comme le feraient des fautifs. C'est eux qui nous doivent le repentir, l'expiation de l'abandon, de l'expatriation orchestrée par leurs soins, responsables de nos drames humains ; je suis une Africaine qui revient de loin pour défendre mon identité, celle de ma famille trahie, déportée.

En conséquence, la meilleure façon de continuer à vivre pour la petite exilée qui souffre en moi, c'est certainement d'être dans le présent d'une part et, d'autre part, de demander justice à la nation toute entière. Je ne comprends pas pourquoi le sort s'est acharné de cette manière, au point de nous déchirer en tous sens, d'écarteler jusqu'à nos enfances joyeuses par essence, de nous maudire et de nous condamner à un éternel exode ! Je ne crois pas au fatalisme de notre tragédie mais à un calcul politique. Sans doute, comme il est courant en ce domaine, avons-nous servi de monnaie d'échange ? Entre qui et qui ? Nous le saurons bien un jour puisque tout, dans ce domaine aussi, est souvent secret de polichinelles. C'est à eux que je renvoie toute la responsabilité des exactions commises, des champs de batailles et de cette guerre, vite transformée en guerre civile sans queue ni tête. Des queues et des têtes, il y en avait bien des

semblant mais non là où l'on croyait les attendre et le pays des mirages n'était pas mon cher Sahara, lui aussi, bientôt, victime des politicards.

L'époque de l'enfance n'est-elle pas celle de l'insouciance, les moments privilégiés d'une croyance instinctive dans l'intemporalité d'être. Alors essayez d'imaginer qu'un instant la menace d'un avenir incertain remette en cause cette éternité ! D'une seconde à l'autre, tout perdre, jusqu'à son innocence foulée aux pieds. Les enfances saccagées de tous les Français d'Algérie " pieds noirs ou "autochtones" sont sœurs de celles sur lesquelles vous pleurez aujourd'hui.

L'accueil de la Métropole me fit d'abord me sentir plus coupable que victime et ce sentiment fut sans doute commun à bien des expatriés. Aussi ne nous restait-il plus qu'à passer sous silence ce passé répréhensible et honteux.

Mais maintenant, là où je me suis tue, je parlerai. Là où vous ne m'attendez pas, je serai, pour faire jaillir nos vérités comme autant d'étoiles dans le ciel, notre ciel de là-bas à nul autre pareil ; espace céruléen, traversé d'harmonies dont il est doux de me souvenir lorsque, mes yeux se perdent dans l'azur où roulent des vagues de nuages, messagers à n'en point douter, de mon pays d'amour.

CHANT XXI

CE N'EST QU'UN AU REVOIR MA TERRE, CET EMBARQUEMENT POUR "CYTHERE" (?)...

Nos rivages d'or, dans la pâle candeur du jour, scandent un dernier adieu, tout embrumé de chagrin. Dans cette journée d'août instinctivement belle, comme si de rien n'était, le soleil invite sur le port aux joyeuses ballades coutumières, à l'insouciance. Mais aujourd'hui n'est pourtant pas un jour comme les autres. De lourdes valises pèsent aux mains de nos parents terriblement fébriles.

Je revois ma mère affolée, bras levés, tournoyant dans l'air chaud, résistant aux assauts d'une fouille systématique. Préposée à cette opération révoltante, une maghrébine habilitée à récupérer les bijoux des exilés. Ma mère parvint, heureusement, à soustraire sa belle montre en or, cadeau de mon grand-père pour ses dix-huit ans. Jamais, pour rien au monde, elle ne l'aurait laissée aux griffes de ce cerbère furieux. Au fond de moi, j'applaudissais à sa victoire, et me moquais secrètement de la vilaine mégère déconcertée, secouée de phrases inaudibles hurlées féroce... Mais, je tremblais aussi... Je n'étais qu'une toute petite fille perdue dans la bataille... Comment ne pas avoir peur, ne pas trembler sous tant d'invectives, de menaces, d'injures ?

En ce funèbre jour, la même terreur me saisissait comme elle m'avait saisie lors de la proclamation de l'Indépendance, lorsque déferlaient en vagues assourdissantes, sous nos balcons, les défilés des vainqueurs brandissant leurs étendards étoilés, marche scandée par les « vous vous » stridents des femmes voilées...

Il était plus que temps de fuir : un destin, même inconnu, valait mieux qu'une mort certaine. Partant presque à la sauvette, nous n'avions droit en guise de biens, qu'à une petite valise de vêtements.

Peuple déporté comme tant d'autres, il nous fallait quitter notre terre natale et ce que nous aimions le plus : l'air si léger des souffles sahariens porteurs de tant de rêves et de projets, évanouis à présent. Il nous fallait nous plier à l'interdiction de revenir sur nos pas, à l'humiliation sans nom d'être mis à l'écart, sur le navire de l'oubli, comme des pestiférés.

Croyiez-vous vraiment que nous devons nous repentir de ce qu'ils nous ont fait endurer et de ce pourquoi nous nous sommes battus ? Comment oublier les effroyables visages de la guerre, de l'horrible chaos qu'elle suscite, de son long cortège de dégâts irréversibles ? Oublier les inimitiés des luttes sauvages avec des adversaires de même chair, de même sang, confrontés aux mêmes souffrances, tombés la plupart du temps au champ d'honneur ?... Oui, il s'agit bien de ravages inhumains de part et d'autre des deux camps, dressés les uns contre les autres, désunis à jamais dans la violence et la haine, la plupart du temps sous de faux prétextes, à partir de sombres intérêts calculés ailleurs.

Oui, comment oublier lorsque, du jour au lendemain, vous êtes brutalement privés de tous vos repères, voyant se diluer dans le sillon des vagues, le labeur de toute une vie, la force de l'esprit, et de chers vôtres ? Ce n'est pas une page tournée, c'est le grand livre d'une vie qui prend fin dans les larmes et le sang. Qui aura le courage surhumain d'en écrire un autre ? Et pourtant il le faut en hommage aux morts, en devoir pour les vivants.

Il m'est insupportable d'écrire ces lignes. Pourtant, sur le moment n'avais-je pas tout su, pas tout vu : plus tard je découvris à quel point la profondeur de la malice humaine est, à proprement parler, abyssale...

Et voici venu le moment de mettre en mots tout ce vécu, mots chargés d'une âpreté dont je ne peux me défendre, ils défilent sous mes doigts.

Pourtant à y regarder de plus près, je n'étais à l'époque qu'une petite fille naïve, bien que mûrie trop vite par des images, des événements qui n'étaient pas de son âge, meurtrie à jamais par la vision des grandes douleurs de son entourage, congédiée sans tambour ni trompette de son premier univers, de son îlot de fraîcheur, de son continent à elle tout simplement, expulsée, chassée sans savoir pourquoi, exclue, de ses jeux, de sa lumière, de ses rayons ardents, des splendeurs des déserts, tous ses rêves interrompus, brisés, à la dérive...

Et tout cela pourquoi ? ...Pour venir vivre dans un pays inconnu et bien peu maternel... C'est ainsi que, peu à peu à ma vue, disparut notre terre, soudain minuscule, infime grain de poussière!...

Nous lui disions adieu, les yeux remplis de larmes, mais nous étions fiers de lui laisser des traces éloquentes de notre belle civilisation, de notre labeur, de notre courage à jamais gravés, nous qui avons œuvré au sein de ce paradis de corail blanc, le sertissant de routes, d'un important réseau de voies ferrées, de demeures plus belles les unes que les autres, parant avec grâce les façades des imposants immeubles de volutes admirables, tout en conservant l'exotisme des lieux.

Et nous emportions de la sorte, au cœur de nos cœurs, les pulsations inaltérables de notre terre bien aimée, et, précieux souvenir d'elle, ses décors, ses forces inébranlables. A ce jour, silencieusement nous portons toujours en nous, solennellement depuis quarante-quatre ans, avec amour, jusqu'à notre dernier souffle, le cantique de la fidélité à notre Algérie natale !

Mon beau pays, je souhaite être ton porte-voix et ton porte-drapeau... Comment t'ensevelir sous la poussière du temps, toi, qui m'es infiniment chère, toi, multitude de bonheurs, doux regards d'êtres aimés maintenant disparus, essaims d'amours, pléiades de tendresses ? Toi, ma source, toi, mon incontestable berceau, toi, si brillante, si virginalement belle sous tes voiles

éclatants de blancheur, toi toujours, transparente et légère dans l'envol strident de tes oiseaux de mer !

Toujours, j'irai vers toi, je cueillerai toujours et toujours, tes coquelicots sanglants, m'enivrant de la floraison ensoleillée de tes boutons d'or tremblants et de toutes tes fleurs odorantes. Vois, nous rebroussons chemin, ma touchante contrée, prends nos mains de petites filles pour que jaillissent à nouveau nos rires en ricochets, la soie de nos rubans, les guirlandes de fleurs, la blancheur de nos cris déchirant la transparence de l'air immobile.

Je reviendrai vers toi, mon Alger, ma cité bien aimée, pour te rendre hommage, saluer ton courage, et panser toutes tes plaies, toi, qui sus m'enlacer de tes soleils incomparables, de tes pulsations intenses, de tes bras chaleureux au-delà de tous les mots !

Toi, mon inexprimable peine...Toi, ma douloureuse et incompréhensible aventure d'enfant, toi, mon inséparable tragédie silencieuse !...

Le déracinement et l'arrachement peuvent-ils se vêtir de mots ?... Ne se voilent-ils pas, plutôt, sous un discret costume de deuil ?...

Vous les retrouverez sous un vieux chapeau de paille troué, dans une larme furtive, un regard soudain voilé...

Cependant, si vous regardez bien, aujourd'hui encore, dans les yeux des exilés, malgré leur flagrante tristesse, vous verrez luire une petite flamme, une étincelle même, celle de l'immortelle braise. Souvent absents d'eux-mêmes, parce que, sans cesse, ramenés vers ce là-bas qui leur colle à la peau, ils portent constamment leurs regards vers des ailleurs qu'eux seuls connaissent... Et leurs soupirs le disent, leurs silences le proclament : ils n'ont pas oublié...

Certes, beaucoup d'entre eux ont clos avec pudeur les volets sur leurs chagrins, tari les sources de leurs pleurs. Ils n'entrouvrent qu'avec crainte leur cœur, taisant pudiquement leurs souffrances incomprises, lointaines et proches à la fois.

Pendant très longtemps, ils ont espéré un geste de leur patrie, une reconnaissance... On n'eut de cesse de les condamner, d'imposer silence à ceux qui pouvaient témoigner de l'horreur. On est allé jusqu'à oser leur réclamer de donner des signes de repentance... Véritables boucs émissaires, on les a chargés de tous les péchés du monde et chassés dans le désert des cœurs.

Viendra-t-elle enfin cette reconnaissance, tant désirée, tant différée, pour ceux qui ont construit pierre après pierre avec persévérance le pays de leur amour, maintenant pays de leur rêve déçu ? Leur sera-t-il, enfin, possible de retrouver un peu de sérénité, de confiance perdue, un baume sur la béance de leurs blessures ?

Le temps effeuille les heures en silence, fuyant sur la pointe des pieds, et laisse, derrière, lui les pages de nos livres à peine refermées...

Soudainement, il suffit du son d'un violon, d'un rayon de soleil, d'une lumière intense, pour que renaisse de nos cendres, toute la poésie du passé dans nos mémoires vibrantes, y compris celle de ceux qui nous ont, un jour, quittés.

Aix-en-Provence, (?)2007- Pentecôte 2008